IMAGES



**UNE HEROINE DE 19 ANS**

Volontaire de la défense passive, Miss Vera Straw vient d'être décorée pour le mépris du danger et le dévouement démontrés lors d'un raid aérien sur Londres. Ce mépris du danger, ce dévouement, caractérisent, en ce moment, tous les Anglais — ainsi qu'on le verra dans notre numéro spécial, « 47 MILLIONS DE CHURCHILL », la semaine prochaine.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 599 — LE CAIRE EGYPTE 3 MARS 1941

15 mills

20 mils en Palestine

# GLANÉ DANS LA PRESSE



**LA POUDRIERE BALKANIQUE**
Mussolini. — Méfie-toi d'attiser le feu : je sais ce que cela coûte...
(Al-Mussawar)



**ENFIN, EN SURETE !**
— Giuseppe mio, tu as appris la bonne nouvelle ? Mon fils Giovanni a été enfin capturé par les Evzones.
(I Niki)




**DANS LE CIRQUE POLITIQUE**
Le nouveau jongleur...
(Punch)



**PERPLEXITE**
Ribbentrop. — Le Führer ne parvient pas à décider s'il doit envahir l'Amérique un jeudi ou un vendredi...
(Liliput)

# L'ECRAN DE LA SEMAINE

## Fermeté turque

On admet déjà, dans le monde international, que la question bulgare est réglée, du moins provisoirement. Les Allemands s'y sont infiltrés méthodiquement, sûrement et ils y occupent certainement tous les postes de commandement militaire et policier. Le jour où ils y feront entrer leurs troupes, l'événement n'aura aucun caractère original et ne sera qu'une simple légalisation d'un état de fait, que les Bulgares subiront, en le condamnant verbalement, nous l'espérons, et certainement en le regrettant au fond du cœur.

Quant à la Grèce, elle n'a donné jusqu'ici aucun signe de fléchissement et n'en donnera pas. L'éventualité d'une attaque allemande, à travers la Bulgarie, ne l'impressionne pas et le général Papagos poursuit sa marche triomphale à travers l'Albanie.

Le pacte turco-bulgare a été accueilli avec satisfaction à Athènes, plaçant la bonne entente et l'unité balkaniques au-dessus des contingences du moment, voyant dans cet accord Ankara-Sofia la pierre d'achoppement de l'équilibre balkanique à l'avenir, quand la terreur nazie aura cessé de détraquer la paix du monde.

Répondant à cette ardeur combative de la Grèce, l'appuyant, la fermeté turque s'impose aujourd'hui à l'attention du monde.

Penchés sur elle, les observateurs internationaux guettent en elle, depuis quelques jours, des signes d'hésitation. C'est que, jusqu'ici, Ankara était demeurée fidèle à l'alliance anglaise, avec un danger allemand assez hypothétique. Le resterait-elle au moment où ce danger allemand prendrait corps, deviendrait une réalité menaçante, s'approcherait des frontières turques ? On connaît de longue date la droiture turque, mais, avec tous les bouleversements moraux de l'heure, tous les reniements et les renversements de position, on finit par douter de tout. Aussi attendait-on anxieusement la réaction turque, surtout que le pacte turco-bulgare avait été tendancieusement présenté par la propagande de l'Axe.

Et les Turcs ont réagi avec une extraordinaire soudaineté ; ils se sont cabrés devant la fausse interprétation du pacte avec Sofia et ils ont souligné immédiatement leur attachement à l'alliance anglaise.

Leur ministre des Affaires Etrangères a fait, sur cette importante question, des déclarations d'une admirable précision.

La politique turque demeure inchangée. Elle s'affirme même dans le sens anglophile, puisque M. Eden vient de passer quelques jours à Ankara et que son séjour a pris l'ampleur d'une manifestation renouvelée de l'amitié anglo-turque.

Dans l'instabilité balkanique, cette fermeté turque est l'élément capital des événements à venir.

■

## Revanche russe

Il n'y a qu'une Russie ! Il n'y a pas d'énigme russe ; il y a des nécessités permanentes qui s'imposent à la politique étrangère de toutes les Russies, quelles qu'elles soient, autocratiques, libérales ou bolcheviques.

Si les chancelleries des grandes puissances européennes ont, jusqu'ici, marché d'erreur en erreur avec les Soviets, c'est qu'elles avaient cru que les Soviets apportaient quelque chose de nouveau à la tradition séculaire.

Il aurait dû en être ainsi avec les théories du communisme et les credo de l'Internationale. En fait, il n'en a rien été. Staline agit exactement comme un Pierre le Grand ou un Alexandre aurait agi : il a conquis une partie de la Finlande, asservi les Etats baltes, mutilé la Pologne et arraché la Bessarabie.

Peu importe le moyen. Il s'est servi de l'Allemagne parce que l'Empire britannique avait refusé de se faire l'instrument de cette politique ; mais, s'il l'avait voulu, c'est un pacte anglo-russe que Staline aurait signé pour arriver à ses fins impériales.

Et à l'Orient il applique la même politique, pratiquant envers le Japon, son grand rival, l'action diplomatique et les préparatifs militaires qui devaient lui assurer sa revanche sur le Mikado.

Tant qu'il n'était pas prêt et qu'il n'avait aucun point d'appui européen, le dictateur rouge se laissait bafouer par les Nippons : discours insultants, campagnes de presse, incidents de frontières, incursions en territoire sibérien... acceptant assez souvent aux crises aiguës des compromis désavantageux comme solutions.

Mais avec une patience sans impulsion nerveuse, il traçait en Sibérie les voies stratégiques, installait les lignes de chemins de fer, les usines d'armements, les fabriques de munitions, les aérodromes, évitant un prématuré « casus belli », pour n'être pas surpris avant l'achèvement de ses préparatifs.

Se sentant enfin prêt, il n'eut qu'à attendre l'occasion diplomatique pour prendre la revanche de la défaite russe de Port-Arthur. En s'empêtrant dans la politique allemande, le Japon vient de la lui offrir lui-même. Entraîné trop loin dans la crise du Pacifique, Tokio a compris qu'il lui fallait régler la querelle avec la Russie, d'où ce pacte de non-agression et qui n'est en réalité qu'une capitulation du Japon, renonçant sans combat à des privilèges précieux et qui compromettent toute son hégémonie économique en Asie.

Bien que les bolchevistes l'eussent assassiné, Nicolas II a dû se réjouir de la victoire de Staline, en attendant une défaite du Japon, s'il se lance dans la guerre européenne et qui ouvrira l'Asie aux Russes.

■

## «On the spot»

La politique « on the spot » (sur place), c'est celle du ministre britannique des Affaires Etrangères, M. Anthony Eden. Il aime se rendre personnellement sur place, afin de gagner un temps précieux et de saisir toute la pensée des hommes responsables étrangers, avec lesquels il faut traiter. Il est des moments de la politique internationale où vingt-quatre heures sont d'une importance capitale, et ces vingt-quatre heures peuvent être perdues par la procédure de la diplomatie ordinaire. Eden tient toujours à les gagner, et il les gagne.

Sa jeunesse lui permet les longs voyages en avion, la résistance à la fatigue et l'accomplissement d'un travail fructueux et rapide. Cette fois-ci, à la veille d'une attaque allemande contre la Bulgarie, il était indispensable pour le gouvernement britannique de faire une mise au point de ses positions diplomatiques et militaires, dans le Proche et le Moyen-Orient. Aussi vîmes-nous arriver à l'improviste M. Eden et le général Dill, s'arrêter au Caire puis repartir pour Ankara, et là, en dehors des conversations avec les dirigeants turcs, recevoir l'ambassadeur d'Angleterre à Moscou et s'entretenir longuement avec lui de la politique russe.

Quelques autres conversations et la mise au point aura été accomplie ; Eden reprendra l'avion pour Londres, afin de faire son rapport au cabinet de guerre.

Quelques réunions de Churchill et de ses collaborateurs et nous verrons une nouvelle manifestation de la politique d'offensive britannique, car chaque voyage de M. Eden a eu pour conclusion une initiative militaire qui est un pas en avant vers la victoire dernière.

■

## L'aide totale

Après sa réélection triomphale, le président Roosevelt avait tout de suite donné une vigoureuse impulsion à l'aide à l'Angleterre, car sa politique avait été doublement plébiscitée, non seulement par sa réélection personnelle, mais aussi par la création d'une majorité de démocrates au Sénat. Pendant ses deux précédentes législatures, le Sénat, sous la direction d'hommes comme Borah, avait combattu à fond toute la politique extérieure de Roosevelt, craignant qu'elle ne couduisît les Etats-Unis à une participation à la guerre européenne.

Mais, aujourd'hui, Borah est mort ; Roosevelt a été réélu pour la troisième fois et son rival républicain, Wendell Willkie, s'est rallié à sa politique. Evénement sans précédent et d'une grande portée, car Willkie est non seulement le leader des républicains, mais également très populaire et son adhésion à la politique de Roosevelt la renforce.

C'est pourquoi l'aide américaine à l'Angleterre est en train de devenir totale, en qualité, en quantité et en rapidité de livraison.

La qualité est celle des derniers modèles américains qui sont eux-mêmes les modèles les plus achevés de l'aviation mondiale, avec une vitesse et un armement inégalés !

Toutes les usines d'Amérique travaillent pour fournir la quantité voulue et les commandes anglaises se chiffrent par centaines de millions de livres sterling.

Quant au transport sûr et rapide, les Américains sont à la veille de prendre une décision des plus graves : faire convoyer par les navires de guerre américains les navires de transport anglais.

Et c'est dans le Pacifique surtout que l'aide américaine à l'Empire britannique et à la Chine prend ce caractère totalitaire, qui impressionne tellement les puissances de l'Axe. Si, pour l'Atlantique, il faut que Roosevelt explique à l'opinion américaine la nécessité de la défaite allemande, pour la sécurité des Etats-Unis et des Républiques du Sud, pour le Pacifique, cela n'est pas nécessaire. Le péril jaune a, pour le « man in the street » américain, une figure très nette et très menaçante, celle du concurrent japonais qu'il côtoie, et il réalise d'une manière concrète ce que peut être pour l'Amérique l'expansion vers le Sud de l'Empire du Mikado.

Aussi Roosevelt est-il poussé par l'opinion publique plus qu'il ne la dirige dans sa politique de collaboration sans réserve avec les Britanniques contre le bellicisme de Tokio. Les deux flottes des grandes démocraties anglo-saxonnes sont prêtes pour une bataille commune et leurs bases navales, les île Hawaï, les Philippines et Singapour, sont à la disposition de leurs redoutables cuirassés, avec leurs dépôts de munitions et leurs inépuisables réserves d'essence... tandis qu'à travers l'immense océan, les cuirassés japonais n'ont aucune base d'appui.

C'est pourquoi, jusqu'à présent, la menace japonaise est demeurée à l'état de chantage, les militaires et les marins hésitant à engager la lutte contre d'aussi redoutables adversaires.

## LE FILM EGYPTIEN

*Le Wafd pratique un isolement qui le met en marge de la vie publique et que d'aucuns s'efforcent de rompre par une reprise de contact avec les milieux politiques et diplomatiques qu'on ne peut ignorer sans se condamner à la stérilité.*

*Les libéraux sont en pleine opération de transfusion du sang. Leur nouveau président veut que le parti soit à nouveau réorganisé, discipliné, plein d'activité et enrichi d'éléments utiles. Alors que lui-même a dépassé les soixante-dix ans, c'est une politique jeune qu'il veut inaugurer. Pour le moment, l'enthousiasme des libéraux est à son comble et ils sont prêts à seconder leur vénérable et dynamique président. Mais l'épreuve du feu sera pour eux « l'épreuve de la poche » ; le président estime qu'un parti politique a besoin d'un journal pour exprimer son opinion et demeurer en contact avec le grand public, serait-il au pouvoir ou dans l'opposition. Il faut donc faire revivre « Al Siassa », le fameux organe qui a joué un si grand rôle dans la vie politique des dernières années. Mais pour relancer la « Siassa », il faut de l'argent, des milliers de livres payées par les membres du parti eux-mêmes. C'est à ce tournant des contributions financières que leur leader les attend, pour voir si leur enthousiasme est sincère et s'ils veulent réellement l'aider.*

*Quant aux saadistes, qui forment l'opposition officielle au Parlement, ils mènent dans leur journal « Al Dastour » une campagne assez sérieuse contre le gouvernement. On en déduit qu'ils sont décidés à faire une opposition agressive et que l'heure des oppositions bienveillantes semble passée pour eux. Mais il faut toujours croire que le Dr Ahmed Maher pacha se place au-dessus des considérations de partis dans les grands problèmes nationaux et ne se laisse pas lier par les idées systématiques.*

*Un mouvement qui aurait pû avoir son utilité vient cependant d'échouer. Des parlementaires de chaque parti politique ont estimé qu'ils pourraient former un groupe non politique, mais de rendement parlementaire. C'est-à-dire qu'en demeurant liés par le programme et la discipline du parti dans tout ce qui est du domaine de la politique pure, ils agissent en toute liberté dans les autres domaines, contrôlant l'activité générale économique, sociale et autre.*

*Mais les leaders ont craint que ce groupe, qui réunira les meilleurs éléments de leurs partis, ne finisse par devenir lui-même un parti qui compromette l'unité des autres partis. Aussi l'idée n'aura-t-elle pas de suite.*

*Au Parlement se déroulent de très importants débats et qui seront repris demain sur les attributions du gouverneur militaire, dans un cas déterminé : celui de la proclamation militaire sur le paiement des coupons de la Compagnie du Canal, de la Land Bank, etc...*

*Tous les grands orateurs ont parlé, ou vont parler ; toutes les études constitutionnelles et juridiques vont être exposées ; quant au gouvernement lui-même, il apporte des faits à être examinés par la Chambre, des faits qui lui imposaient d'agir comme il l'a fait, pour assurer la sécurité financière.*

*Pour le renouvellement de la moitié du Sénat, dont on a parlé depuis longtemps et dont on reparle chaque semaine, il a brusquement été ajourné. A la séance où l'on devait tirer au sort le nom des victimes, des objections ont été soulevées sur la délimitation des circonscriptions électorales, celles de 1936 ou de 1938... Et comme le Sénat est souverain dans cette question, que le gouvernement n'a qu'à attendre sa décision, toute l'affaire fait l'objet d'une nouvelle étude et qui pourrait occuper de nombreuses séances. Tant mieux pour ceux que le sort condamnera ; ils gagnent ainsi quelque répit.*



TOUJOURS COURAGEUSE ! — C'est ainsi qu'on a défini l'ex-impératrice Zita. Depuis la mort de l'empereur Charles, la famille des Habsbourg a vécu en Belgique, mais la guerre l'obligea à se réfugier en Amérique. Derrière sa mère, à gauche, on reconnaît l'archiduc Otto, prétendant au trône austro-hongrois, entouré de ses frères et sœurs.



REFUGIES PRINCIERS. — La grande-duchesse de Luxembourg, son mari, le prince consort Félix de Bourbon-Parme, et leurs six enfants se sont réfugiés au Canada. Quant au prince Jean (âgé de 19 ans), héritier du Grand-Duché, il sert dans les rangs britanniques.

## *Eparpillées à travers le monde*

# LES FAMILLES ROYALES DANS LA TOURMENTE

Les Habsbourg aux Etats-Unis, les Bourbons d'Espagne en Italie, les Bourbons de France au Maroc espagnol, les Romanoff au Brésil, le sort a jeté les grandes familles royales aux quatre coins du monde. La guerre n'a pas été plus clémente aux familles régnantes. Le roi Carol est en Espagne, la reine Wilhelmine et le roi Haakon en Angleterre, le roi Léopold prisonnier au château de Laeken.

Le moins exilé de tous est encore le Kaiser, puisque, par la volonté d'Hitler, le drapeau nazi flotte sur la petite mairie de Doorn, où réside encore Guillaume II. Si l'ex-kronprinz est en résidence forcée à Potsdam, un autre de ses fils et un de ses petits-fils sont morts sur le champ de bataille, et d'autres de ses petits-enfants se battent dans les rangs nazis.

La princesse Juliana et ses deux fillettes sont au Canada, la reine Wilhelmine et le prince Bernhardt sont à Londres. De même, si la grande-duchesse de Luxembourg et ses enfants sont au Canada, le prince de Luxembourg sert dans les rangs anglais.

Jusqu'à ces derniers temps, la situation des familles non régnantes était assez embrouillée. La mort du duc de Guise, en août 1940, a fait de son fils, Henri, comte de Paris, le prétendant au trône de France. Le jeune comte de Paris a épousé sa cousine, la princesse d'Orléans-Bragance. Depuis plusieurs années, et jusqu'à la guerre, le comte de Paris dirigeait la propagande monarchique en France et inspirait la rédaction du « Courrier Royal », qui reflétait les réelles tendances de la Maison de France, bien plus que l'« Action française », du moins jusqu'aux événements de juin.

Son âge tenait le duc de Guise à l'écart de toute activité politique. A plusieurs reprises, pourtant, il lança des manifestes, notamment au lendemain de la sanglante journée du 6 février 1934.

En 1939, des journalistes parisiens furent menés discrètement à un mystérieux rendez-vous, sans avoir été avertis de ce qui les y attendait. Dans une propriété de l'Ile-de-France appartenant à une personnalité connue pour ses sentiments monarchiques, ils rencontrèrent le jeune comte de Paris, qui leur exposa son programme.

L'exil très rigoureux qui était imposé aux membres de la Maison de France jusqu'en juin dernier s'est beaucoup relâché. Quelques heures avant l'envahissement de la Belgique, le duc de Guise et les siens quittèrent leur résidence habituelle, le Manoir d'Anjou, près de Bruxelles, pour Larache, au Maroc espagnol. Depuis juin, bien qu'aucune loi n'ait abrogé celle qui maintient les descendants légitimes des rois de France hors de leur patrie, et leur interdit même de la servir en cas de guerre, on a vu, paraît-il, plusieurs fois le comte de Paris en France, à Bordeaux notamment.

Alors que les Bourbons d'Espagne et même les Hohenzollern sont immensément riches, la Maison de France (de même, d'ailleurs, que les Habsbourg et les Romanoff) vit sur un pied relativement modeste.

L'abdication de l'ex-roi, d'abord, sa mort, ensuite, font du prince Juan l'héritier du trône d'Espagne. Le prince des Asturies (devenu comte de Cavadonga du jour où il renonça à succéder éventuellement à son père, pour contracter un mariage suivant son cœur) est mort dans un accident d'auto.

L'infant don Jaime a renoncé également à ses droits, bien qu'il ait épousé une jeune fille de sang royal, parce que faible de constitution. Le quatrième fils du roi Alphonse XIII, l'infant don Gonzalo, est mort, lui aussi, dans un accident d'auto.

L'infant don Juan est le seul héritier direct de la Couronne espagnole. Peut-être eût-il régné déjà à l'heure qu'il est si son père s'était moins tardivement décidé à abdiquer en sa faveur. Le général Franco, après sa victoire, ainsi qu'on l'apprit à l'époque des meilleures sources espagnoles, s'était montré assez disposé à restaurer le régime monarchique, à condition, toutefois, qu'il ne fût pas question d'Alphonse XIII. Néanmoins, le jour où le prince Juan se présenta à Burgos, pour s'enrôler dans les rangs de l'armée franquiste, il fut prié de quitter immédiatement le territoire. Ses droits furent contestés par un vieillard de 72 ans — le prétendant carliste qui vivait encore à Vienne avant l'Anschluss.

La fortune des Bourbons d'Espagne est considérable, bien qu'ils eussent été dépossédés des biens immeubles qu'ils avaient en Espagne, à l'issue du « procès » intenté par la République à l'ex-roi Alphonse XIII, après son départ d'Espagne.

Alors qu'il régnait, Alphonse XIII était sans doute le plus riche des souverains européens. En exil, il demeura un des plus fastueux habitués de Deau-




SILENCE, S'IL VOUS PLAIT. — La princesse Martha de Norvège s'occupe activement aux Etats-Unis, où elle s'est réfugiée avec ses trois enfants. Elle travaille dans un des ateliers de couture de la Croix-Rouge, où il est interdit, ainsi que l'indiquent les écriteaux, de faire du bruit et de parler de la guerre.



LE TSAR EST MORT, VIVE LE TSAR ! — Succédant à son père le grand-duc Cyril, le grand-duc Wladimir est devenu le prétendant légitime à la couronne de toutes les Russies. Il réside en Bretagne, et, dans sa propriété, il aime s'adonner aux travaux manuels, tout comme son aïeul Pierre le Grand.

ville et de Cannes. Lorsqu'il séjournait à Paris, il avait coutume de louer toute une aile de l'hôtel Savoy, en pleine forêt de Fontainebleau. Finalement, il se fixa à Rome, où vint le rejoindre sa femme — née princesse de Battenberg et petite-fille de la reine Victoria — après leur réconciliation.

C'est en grande partie à Juan March, le richissime financier madrilène, que les Bourbons d'Espagne doivent d'avoir sauvegardé la majeure partie de leur fortune.

* * *

L'impératrice Zita, veuve de l'empereur Charles d'Autriche, et ses enfants, eux aussi, ont quitté le château de Sternockerzeel, près de Bruxelles, quelques jours seulement avant les événements de mai dernier, et sont allés se fixer aux Etats-Unis. L'archiduc Otto de Habsbourg, fils aîné de l'empereur Charles, les y avait précédés.

Dans un village au nom prédestiné, Kingstone, l'héritier du trône austro-hongrois et les siens sont les hôtes d'un riche Hongrois fixé aux Etats-Unis depuis l'écroulement de la monarchie habsbourgeoise, en 1919.

Durant de longues années, l'impératrice Zita a eu à faire face à de sérieux besoins d'argent. Elle fut considérablement aidée par quelques partisans aussi fidèles qu'irréductibles. Vers 1935, l'Autriche crut devoir rendre aux archiducs habsbourgeois certains des biens qui leur avaient été confisqués. Il était question d'une restauration lorsque l'Anschluss vint anéantir cet espoir. Hitler s'empressa de remettre en vigueur la loi privant les Habsbourg de tous les biens qu'ils pouvaient posséder en sol autrichien.

Un des frères de l'archiduc Otto de Habsbourg a commencé aux Etats-Unis ses études d'ingénieur.

Après la mort du grand-duc Cyril, l'héritage des Romanoff est revenu à son fils, le grand-duc Wladimir. Les Russes émigrés n'avaient pas été unanimes à reconnaître, sinon les droits, du moins les dispositions du grand-duc Cyril. On lui reprochait certaines tendances libérales dont il avait fait preuve au début de la Révolution. Mais, après sa mort, l'accord total s'est fait sur le nom de son fils.

On sait que la branche de Nicolas II s'est entièrement éteinte à la suite de la tragédie d'Iékatérinenbourg. L'héritage légitime revenait à une branche dont l'aîné était le grand-duc Cyril, comme Nicolas II (dont il était le cousin), petit-fils du tsar Alexandre II. Le grand-duc Cyril avait deux frères, les grands-ducs André et Boris, qui jouent auprès de l'héritier actuel des Romanoff le rôle de conseillers.



LE PRINCE BERNHARD VISITE... — Décidée à poursuivre la lutte jusqu'à la victoire, la reine Wilhelmine insuffle sa volonté énergique à tout son entourage, secondée activement par le prince Bernhard. Ce dernier, sans répit, travaille au regroupement des forces hollandaises. On le voit, ici, inspectant un des hydravions géants, qui opèrent maintenant dans la R.A.F.



EXIL PROVISOIRE. — La princesse Juliana, héritière du trône de Hollande, s'est réfugiée, avec ses deux fillettes, au Canada. Malicieuse, l'une des jeunes princesses s'amuse avec sa mère, qui sourit. Les Hollandais attendent avec impatience l'heure où ils pourront, de nouveau, témoigner leur amour à la famille royale dont la vaillante lutte rencontre toutes les sympathies.

Le grand-duc Cyril vivait très retiré dans la petite propriété qu'il possédait près de Saint-Brieuc, en Bretagne. Le grand-duc Wladimir paraît y avoir résidé jusqu'à la guerre. C'est là que les journalistes se rendirent pour lui demander s'il était vrai qu'il eût accepté le trône d'Ukraine, sous la protection du Reich. Le jeune prince répondit fièrement qu'il était le tsar de toutes les Russies et non un roitelet d'Ukraine.

Aux dernières nouvelles, le grand-duc Wladimir serait au Brésil, où il dirigerait une exploitation forestière.

* * *

La sœur du grand-duc Wladimir a épousé le prince Louis-Ferdinand de Hohenzollern, celui qu'on appelle couramment « l'espoir des Hohenzollern ».

Il a, d'ailleurs, du sang russe dans les veines, ce fils du kronprinz, puisque sa mère, la princesse Cécile, était la petite-fille du tsar Nicolas Ier.

Louis-Ferdinand, avant de faire le mariage d'amour qui a réjoui le cœur refroidi de Guillaume II, en unissant Hohenzollern et Romanoff une nouvelle fois dans l'histoire de la dynastie allemande, a eu une vie tapageuse. Ouvrier chez Ford, hôte des banquets germano-américains de Fritz Kühn, hôte du président Roosevelt, prétendant au cœur de Lily Damita, avant de viser au trône d'Allemagne, Louis-Ferdinand pourrait être éventuellement accepté par Hitler, si celui-ci jugeait bon de restaurer les Hohenzollern, dans un simulacre de puissance. Il est sympathique à la masse allemande. Ses sentiments pro-nazis passent pour être « bon teint ». Il s'est enrôlé dans l'armée allemande dès le premier jour de la mobilisation.

Sa fortune est à peu près nulle, mais il héritera de son grand-père, dont il est le petit-fils préféré (l'ex-Kaiser a reporté sur lui toute son ambition et lui a conseillé de traiter avec le national-socialisme). La fortune de Guillaume II, malgré des spéculations qui ne furent pas toujours heureuses, est encore très riche. Il touche du gouvernement de Prusse une pension annuelle et la plupart de ses biens n'ont pas été aliénés.

Comme nous le disions au début de cet article, c'est encore lui le plus heureux, et le plus étonnant c'est qu'il est indiscutablement le responsable de la chute des Habsbourg et des Romanoff, sinon des autres.

## ALERTE DANS LE PACIFIQUE !

# L'Angleterre EN EXTREME-ORIENT

La tension en Extrême-Orient persiste.

Les milieux militaires anglais et américains continuent à envisager avec le plus grand sérieux l'éventualité d'une poussée japonaise vers le Sud.

Quel est l'objectif que l'action du Japon — si elle se produit — visera en définitive ? Il est encore difficile, pour ne pas dire impossible, de répondre à cette question. Un fait, en tout cas, est certain : c'est que c'est l'Angleterre que le Japon, s'il se décide à agir, essayera d'atteindre. Depuis la constitution du triangle Berlin-Rome-Tokio, la politique nippone s'est toujours développée, en effet, en parfait accord avec celle des deux autres partenaires de la Triplice et il est normal qu'à la menace d'invasion que le Reich fait actuellement peser sur la Grande-Bretagne ainsi qu'aux concentrations de troupes allemandes dans les Balkans corresponde, dans le Pacifique, une poussée du Japon ou simplement une tentative d'intimidation de sa part. Le Japon, d'autre part, ayant à affronter deux adversaires, l'Angleterre et les Etats-Unis, tend naturellement à s'en prendre à celui qu'il considère comme le plus faible des deux — dans le Pacifique s'entend.

L'action contre la Grande-Bretagne revêtira-t-elle la forme d'une attaque directe contre l'une des possessions anglaises d'Extrême-Orient ? Ou bien le Japon entreprendra-t-il une action à longue échéance, si l'on peut dire, et tentera-t-il, pour commencer, de s'installer soit en Indochine, soit aux Indes néerlandaises, soit au Thaïland, ce qui aurait pour résultat de lui permettre de rapprocher ses bases de celles de l'Angleterre ? C'est là également un point qu'il est malaisé d'éclaircir. Il est indiscutable, en tout cas, et quelle que soit la forme qu'elle emprunte, qu'une action du Japon contre l'Angleterre en Extrême-Orient se heurterait à des difficultés dont certaines peuvent être considérées comme insurmontables...

L'Angleterre, malgré les envois de troupes et de navires sur d'autres fronts, continue en effet à être présente en Extrême-Orient et elle dispose, dans ce coin du monde, d'effectifs suffisants pour faire face à une agression et, surtout, de bases aéro-navales dont le Japon pourrait difficilement venir à bout.

Nous examinerons tout à l'heure la question des effectifs. Commençons par parler des deux grandes bases que l'Angleterre possède en Extrême-Orient, et qui sont Hong-Kong et Singapour.

Hong-Kong, qui, en des temps plus heureux, était un comptoir de commerce, est situé — au milieu d'une poussière d'îlots — face à l'embouchure du Si-Kiang, la voie fluviale naturelle de la Chine du Sud. Hong-Kong fut, pendant des années, le point d'embarquement des produits que la Chine envoyait aux quatre coins du monde. Concurrencée à ce point de vue par Shanghaï, elle ne fut jamais surpassée par elle.

Il y a quelque temps, les Anglais se trouvant à l'étroit sur le rocher de

### Si le Japon tente d'attaquer la Grande-Bretagne, il devra, d'abord, venir à bout de cette forteresse inexpugnable : SINGAPOUR

Hong-Kong, dont l'étendue est de trente-deux milles carrés, obtinrent des Chinois la presqu'île de Kowloun, ainsi que divers autres îlots qu'ils entreprirent de fortifier. Ce n'est, cependant, qu'au cours de ces dernières années, et plus exactement après la prise, par les Japonais, de Canton et des diverses îles qui entourent le grand port chinois, que les Anglais décidèrent de faire de Hong-Kong le bastion qu'elle est actuellement. De 1938 à aujourd'hui, le commandement anglais a déployé un gigantesque effort en vue d'aménager Hong-Kong en base aéronavale et de la pourvoir d'un matériel d'artillerie susceptible, non seulement d'assurer sa défense contre une agression, mais aussi de lui permettre de porter des coups très durs à une flotte ennemie croisant dans ces parages.

De toutes les positions que l'Angleterre possède en Extrême-Orient, Hong-Kong, étant donné sa proximité des bases japonaises, est certainement la plus menacée. Il n'en reste pas moins qu'elle pourrait, dans une large mesure, entraver une poussée nippone vers le Sud.

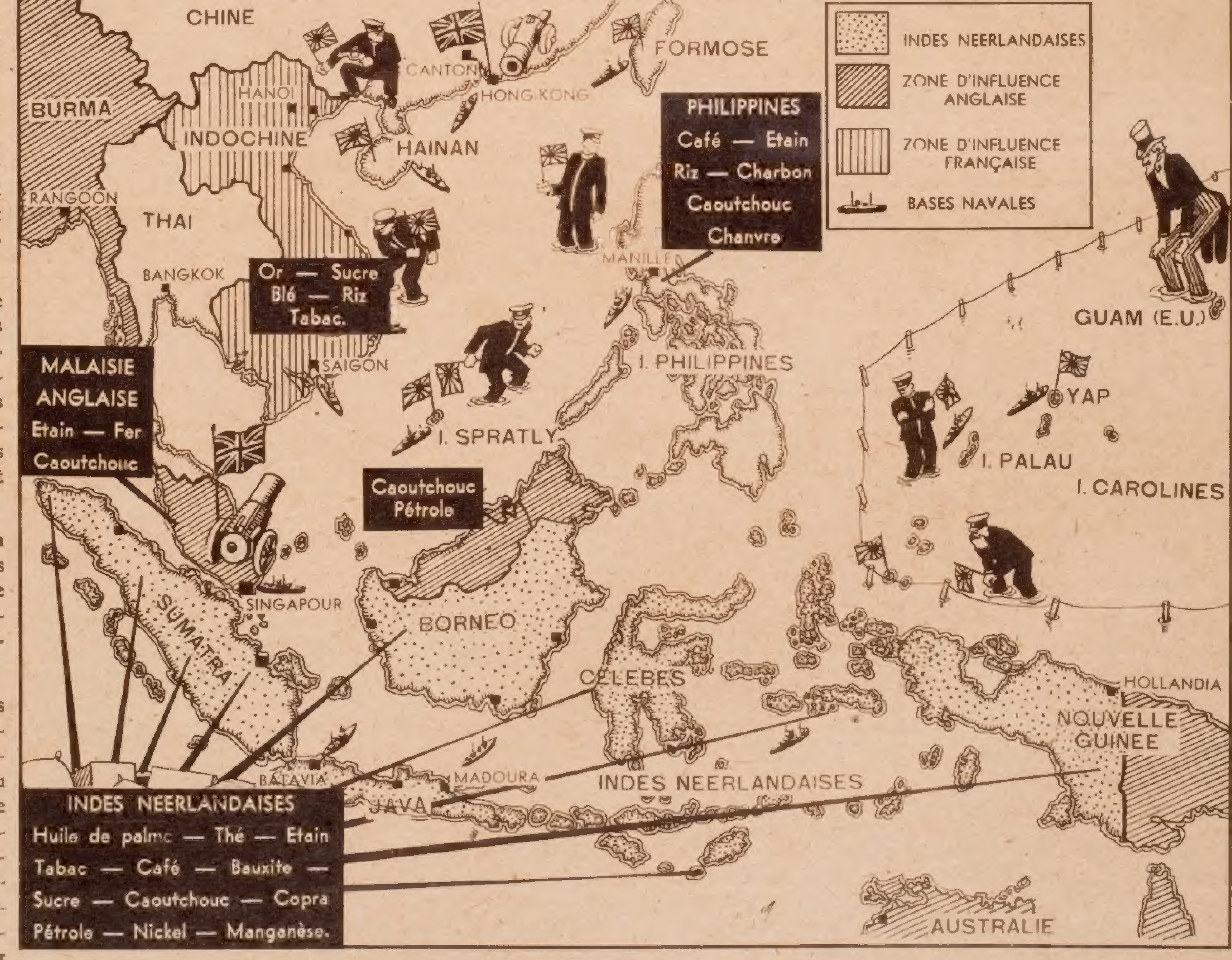
Singapour, située beaucoup plus au sud, est le véritable bastion de l'Angleterre en Extrême-Orient. Singapour est une petite île de sept cent vingt-huit kilomètres carrés de superficie. Située au sud de la presqu'île malaise de laquelle elle est séparée par le détroit de Johore, dont la largeur ne dépasse pas un demi-mille, elle monte la garde autour de cet immense archipel que sont les Indes néerlandaises, ainsi qu'autour de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, dont elle est la sentinelle avancée.

Un simple regard sur une carte permet de se rendre compte de l'importance de la position de Singapour, tant au point de vue stratégique que commercial. A cheval sur la mer de Chine et l'océan Indien, Singapour commande le détroit de Malacca. Aucune force navale venant d'Extrême-Orient ne peut se diriger vers les Indes britanniques sans subir le contrôle de Singapour. L'Inde ne peut être menacée de l'Occident, car la Grande-Bretagne contrôle le canal de Suez. A supposer qu'une flotte parvienne à éluder la surveillance britannique, l'océan Indien serait, pour des unités ennemies, une vaste souricière dans laquelle la flotte britannique d'Extrême-Orient, dont la base est Singapour, finirait tôt ou tard par lui livrer bataille et l'anéantir. Ce qui est vrai pour les Indes, l'est également pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Singapour a une population de 500.000 habitants dont 400.000 Chinois, 60.000 Malais et 8.000 blancs. Il y a cent vingt ans, Singapour était un petit village de pêcheurs. Ce fut Sir Thomas Standford Raffles qui, le premier, eut l'idée d'en faire une base militaire. Il entreprit des démarches dans ce sens auprès de son gouvernement et obtint, le 29 juillet 1819, contre argent, la cession de l'île, qui appartenait au sultan du Johore.

Ce fut en 1923 que le gouvernement anglais décida de faire de Singapour une forteresse comparable à celle de Gibraltar. Les travaux de fortifications projetés, lesquels commencèrent dès la rupture de l'alliance anglo-japonaise, devaient être terminés en 1944. Ils furent achevés en 1938. Ils ont coûté plus de cent millions de livres, ont nécessité le déplacement de six millions de mètres cubes de terre et l'aménagement de 23.000 acres de jungle.

La base navale se trouve située dans la partie nord de l'île, sur le détroit de Johore. Elle est protégée, à l'est et à l'ouest, par une série d'îles fortifiées. Une base aérienne, diverses collines sur lesquelles des canons de 15 pouces ayant une portée de 25 milles ont été installés, un grand nombre de batteries côtières armées de canons de 15 et de 18 pouces (les plus puissants du monde) complètent le système de défense. Des réservoirs souterrains ont été construits dans l'île. Ils peuvent contenir 1.500.000 tonnes de pétrole, de quoi alimenter toute une flotte pendant six mois. Divers hangars aéro-




LE JAPON MENACE. — On se rend compte par notre carte quelles richesses les Indes néerlandaises, l'Indochine française, les possessions anglaises et américaines représentent. Pour atteindre ce pétrole, ce caoutchouc, ces produits coloniaux, qu'il convoite, le Japon aurait, en premier lieu, à prendre le meilleur sur Singapour. Cela n'est pas un premier pas particulièrement aisé à franchir...



Point stratégique vital pour l'Empire, Singapour possède, actuellement, les bases navales et aériennes les plus efficaces de l'Extrême-Orient. Notre cliché représente l'aérodrome de Singapour, un des plus modernes qui soient. Quant aux effectifs navals, ils ont été considérablement renforcés pour pouvoir parer, si besoin en est, à toute éventualité.

nautiques peuvent contenir jusqu'à 2.000 avions. A elle seule, la base aérienne de Singapour couvre une étendue de 35 kilomètres.

Singapour possède la troisième forme de radoub du monde. Elle a 300 mètres de long, a demandé six années de travail et a coûté 150 millions de livres. Elle peut recevoir un navire de 50.000 tonnes. Elle a, de même, un dock flottant que nous avons vu traverser le canal de Suez et qui a 250 mètres de long et 50 de large. Il a coûté 124 millions et 60.000 hommes peuvent y tenir à l'aise. Singapour possède également cinq autres docks de dimensions diverses.

Les experts militaires sont tous d'accord sur le fait que Singapour est inattaquable par mer. Ils sont également d'avis qu'une attaque aérienne serait, tout comme à Gibraltar, dans l'impossibilité de réduire l'île dont une grande partie des fortifications est en profondeur. Toutes les opinions concordent, de même, sur le point qu'étant donné la puissance de rayonnement de Singapour, toute mainmise ennemie sur des territoires avoisinants ne peut être considérée comme définitive tant que l'Angleterre détient le contrôle de sa base. Si le Japon veut agir efficacement en Extrême-Orient, il lui faut, avant toute chose, venir à bout de Singapour. Et, comme il lui est impossible de le faire directement, il ne lui reste qu'une solution : tenter de rapprocher ses bases actuelles de la grande base anglaise, de façon à placer cette dernière dans la zone d'action de sa flotte, de son aviation et, éventuellement, de son artillerie. Il existe un vieux plan japonais qui prévoit l'utilisation, par Tokio, des bases aériennes et navales du Thaïland. Le même projet prévoit le creusement, à travers la partie siamoise de la presqu'île malaise, d'un canal qui, en raccourcissant considérablement la route maritime entre l'Europe et l'Inde et l'Extrême-Asie, porterait un coup très dur, commercialement et militairement parlant, à Singapour, laquelle se trouve au cœur de la route actuellement pratiquée.

L'Angleterre n'en a pas moins pris ses précautions à Singapour. D'importants renforts, provenant d'Australie, ont été, ces jours-ci, débarqués en Malaisie. Les troupes ainsi envoyées sont, de l'avis de M. Fadden, Premier ministre d'Australie par intérim, de la même trempe que celles qui ont réalisé, dans les conditions que l'on sait, la conquête de la Cyrénaïque. Des organisations de défense passive ont été créées, non seulement à Singapour mais dans toute la Malaisie. Les effectifs aériens de l'île ont été considérablement renforcés. Il en est de même des unités de la flotte anglaise croisant en Extrême-Orient. Disons, à titre documentaire, que la flotte britannique d'Extrême-Orient était, au début de la guerre, composée de 15 croiseurs, 18 destroyers, 17 sous-marins, d'un porte-avions et de diverses unités de petit tonnage. Le nombre de ces unités, réduit à un moment donné, à la suite du renforcement de la flotte anglaise de la Méditerranée, a dû vraisemblablement être ramené à son niveau du début de la guerre...

Telle est Singapour, sentinelle des possessions britanniques en Extrême-Orient. Dans l'éventualité d'une action de la part du Japon, l'Angleterre peut, en tout cas, en même temps que sur ses bases, compter sur des effectifs terrestres considérables que pourraient lui fournir aussi bien les Indes que l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

L'Angleterre, il ne faut pas l'oublier, a, aux Indes, une armée de plus de 200.000 hommes composée — en dehors de l'élément britannique — de Sikhs, de Gurkhas et de Pathoms, qui sont des guerriers redoutables. Ce sont eux, d'ailleurs, qui policent Singapour. Au cours de la dernière guerre, l'Inde — qui n'avait également que 200.000 hommes au début — en recruta jusqu'à 800.000. La Nouvelle-Zélande peut, de son côté, si le besoin s'en fait sentir, fournir des effectifs qui, dans aucun cas, ne seraient inférieurs à 150.000 hommes. Quant à l'Australie qui, au cours de la dernière guerre, avait une armée de près de 600.000 hommes, elle a actuellement 400.000 hommes sous les armes. L'aviation australienne, de son côté, compte près de 2.000 appareils et un personnel de 40.000 hommes. Au point de vue naval, un grand effort a été fait dernièrement. La flotte australienne a été dotée de nouvelles unités légères et rapides et de plusieurs sous-marins. Deux cuirassés sont en voie d'achèvement. Par ailleurs, le gouvernement australien a aménagé une base navale à Port-Darwin.

Au point de vue industriel, l'Australie a également fait un grand pas en avant. Au cours de l'année 1941, neuf millions d'obus seront fabriqués. De nouvelles usines aéronautiques, de nouveaux chantiers pour la fabrication et la réparation des unités de guerre ont été construits. En avril commencera la production, par les usines australiennes, de bombardiers Beaufort complets.

Ces chiffres montrent mieux que toute autre chose que, si le Japon se résout à attaquer l'Angleterre en Extrême-Orient, il lui faudra jouer une partie très dure. Tout ce que nous venons de dire ne représente, d'ailleurs, qu'un aspect de la question, car il est plus que probable qu'une telle poussée japonaise provoquerait une intervention des Etats-Unis dont les intérêts, dans cette partie du monde comme ailleurs, sont intimement liés à ceux de l'Angleterre.

MARCEL PERRIER

**47 MILLIONS DE CHURCHILL** (voir page 5)

*"Journal" d'un journaliste américain à Paris*

# J'AI VECU L'INVASION...



HITLER AUX INVALIDES. — Une des premières visites d'Hitler à Paris fut celle qu'il consacra au tombeau de Napoléon, dont les conquêtes ont toujours hanté l'esprit du maître de l'Allemagne. Le Führer jouera-t-il, comme on l'a dit, la carte bonapartiste, en remettant sur le trône de France un descendant de la famille impériale ?

*Paris, le 13 juin*

Une grande partie des Parisiens est partie pour le Midi. Nous sommes, quant à nous, dans l'attente de l'arrivée des Allemands. Je suis demeuré l'unique occupant d'un immeuble de quelque six cents bureaux, ainsi que le seul locataire de l'immeuble où je loge. Paris ressemble à un désert. Cet après-midi, j'ai compté en tout huit voitures et vingt piétons, en plein Champs-Elysées. Hier, c'était un spectacle beaucoup plus inattendu : un troupeau de vaches longeant la rue Royale, le fameux Maxim's et tous les beaux magasins...

On se débrouille comme on peut. Le téléphone étant automatique continue à bien fonctionner, mais, partout ailleurs, il est difficile d'obtenir rapidement ce dont on a besoin. Les quelques restaurants restés ouverts sont vides, chacun d'eux ayant à peine un ou deux dîners. Les garçons étant partis, c'est le patron lui-même qui, dans la plupart des cas, sert les clients. Aucun journal français n'est paru. Un confrère apporte la dernière édition du « Herald Tribune », dont le recto seul est imprimé. Inutile d'ajouter qu'on se jette dessus. Par les stations de radio-diffusion, nous avons appris que Paris ne serait pas défendu. Tout le monde est résigné et attend fiévreusement les événements.

*Paris, le 14 juin*

Hier soir, je me demandais s'il y avait, en ce moment, une seule ville au monde aussi peu informée sur le sort qui attendait Paris que Paris lui-même. Quand je me fis cette réflexion, il était dix heures. Paris était encerclé par des colonnes de fumée impressionnantes s'élevant des réservoirs de pétrole détruits. M'étant dirigé vers la colonne de fumée la plus proche, je reconnus la raffinerie Renault, à Issy-les-Moulineaux. Pas un être humain aux alentours. Un silence étrange comme dans un rêve... Retournant par Bas-Meudon, je rencontrai quelques-unes des dernières troupes françaises : des Marocains épuisés, sales. Si saugrenue que puisse paraître la comparaison, j'eus l'impression de voir une équipe de joueurs de rugby, retournant vaincue d'un match très dur.

A deux heures, la ville était plongée dans le sommeil — exception faite des Parisiens habitant dans le voisinage des Portes de l'Est — assurée qu'elle le fût par la radio française que les rudes combats se déroulaient à plus de vingt kilomètres de la ville.

Quel fut donc le choc des Parisiens, en sortant ce matin de chez eux, de rencontrer les motocyclistes allemands ! Terrifiés, les gens retournaient aussitôt chez eux. Ceux qui, badauds incurables, restèrent dehors s'aperçurent avec curiosité que, loin d'être molestés, les Allemands semblaient ne même pas s'apercevoir de leur existence. Place de la Concorde, très affairés, les techniciens allemands de la radio installaient des appareils et des speakers décrivaient les événements à l'usage de l'Allemagne.

A 9 h. 18 apparurent les troupes allemandes, semant la panique dans la ville. Après avoir vu la course vertigineuse des motocyclistes, on s'attendait à des monstrueux robots, aux visages couleur d'acier et affamés. Erreur ! Ce furent des milliers et des milliers de gros et gras paysans bavarois et autrichiens, à cheval sur des montures puissantes, qui, encore à moitié endormis, défilèrent Place de la Concorde.

Le soir, la croix gammée avait remplacé partout le tricolore...

Une nuit sombre, opaque, symbole de la mort qui venait de frapper la culture, la Civilisation, une de ces nuits que, très vraisemblablement, notre génération ne reverra plus...

*Paris, le 17 juin*

Ce qui fut le quartier général de Gamelin, au Boulevard des Invalides, abrite maintenant l'état-major allemand. Dehors, un concierge courbé par les ans regarde mélancoliquement les bolides qui transportent les vainqueurs du généralissime.

La vie semble reprendre son cours normal. Un à un, les cafés, les magasins, les restaurants rouvrent leurs portes. Chez Maxim's et Larue, rue Royale, des officiers supérieurs allemands, confortablement installés, narguent les passants.

A minuit, toute vie cesse. Sans trafic, les maisons désertées, Paris ressemble à une ville disparue, soudainement découverte par un archéologue.

*Correspondant de l'hebdomadaire américain « Life », à Paris, Sherry Mangan fut un des derniers journalistes étrangers à avoir quitté la capitale, non de son plein gré, assurément, car il fut proprement expulsé par les autorités occupantes.*

*Avant son expulsion, Sherry Mangan envoyait des câbles, au jour le jour, à son journal. Ils ne parvinrent jamais à destination.*

*Arrivé au Portugal, il fit un triage du double de ses câbles, qu'il avait conservés, et les envoya à son journal, lequel, étant donné le décalage de temps, publia les extraits qui lui parurent être les plus intéressants.*

*Ecrites au jour le jour, ces impressions, volontairement dépouillées de toute littérature, essaient de donner un tableau d'ensemble des journées vécues par Paris.*

*Tout comme les articles de Gordon Waterfield, que nos lecteurs ont suivis avec intérêt, les notes de Sherry Mangan ont la valeur d'un document, qui éclaire certains côtés, restés encore obscurs, de ce qui se passa les premiers jours de l'invasion.*

*Paris, le 27 juin*

Je me suis entretenu avec une malheureuse qui loge avec ses six gosses, mourants littéralement de faim, dans un affreux taudis. Voici ce qu'elle m'a dit :

— « J'ai tout perdu : ma place, mes économies. Mon unique ressource, pour nourrir mes enfants, est la Cuisine populaire, où l'on me donne une affreuse ratatouille, espèce de « pot-au-feu » sans viande. »

Le rationnement devient de plus en plus sévère. Bien que de nombreux restaurants et magasins eussent recommencé à travailler, à la requête des autorités, ils durent aussitôt baisser les volets, manquant de marchandises. Voici ce que me déclara le propriétaire d'une cordonnerie, qui avait, pourtant, la réputation d'être bien assortie :

— « Comment puis-je vendre des chaussures s'il ne me reste plus que des petites pointures ? D'autre part, il m'est devenu impossible de me réapprovisionner. En outre, je n'ai ni boîtes, ni papier, ni ficelle pour empaqueter. Comme si cela ne suffisait pas, il m'a été interdit de retirer de l'argent de la banque, ce qui me met dans l'impossibilité de rétribuer mon personnel. »

Les blanchisseries chôment, manquant de charbon. Les cordonniers n'ont pas de cuir et les restaurateurs éprouvent de plus en plus des difficultés pour obtenir des provisions.

*Paris, le 9 juillet*

Finie la période des jeunes et grassouillets paysans bavarois et autrichiens, partis, sans doute, vers de nouvelles aventures. Leurs remplaçants, des vieux troupiers aux visages durs et ridés, et des sinistres fonctionnaires, semblent devoir, tôt ou tard, avoir des frictions avec le peuple de Paris. Pour ce qui est de l'administration civile, les Allemands ont rendu leurs pouvoirs aux maires, conseillers municipaux, etc., avec, pour consigne, des « streng verbotens » (défenses sévères). Voici quelques-unes de ces « verbotens » : couper à travers une colonne de soldats ; demeurer dans la rue après l'heure du couvre-feu ; s'assembler dans les rues ; quitter son emploi ou renvoyer des employés ; publier des informations préjudiciables au Reich ; écouter en public des émissions radiophoniques étrangères ; etc., etc. Posséder des armes, c'est se condamner à la peine de mort.

*Paris, le 20 juillet*

La presse parisienne avait quitté la capitale, au début de juin, en même temps que le gouvernement, s'installant dans divers centres importants de la province. Pendant près d'une semaine, les Parisiens furent privés de journaux et d'informations. Maintenant, quatre nouveaux quotidiens ont fait leur apparition, ainsi que trois hebdomadaires. L'esprit de ces feuilles est fasciste, antisémite et pro-allemand. Le D.N.B. (agence officielle allemande) est l'unique source où ces journaux peuvent puiser leurs informations. Havas n'a pas de bureau à Paris. Des correspondants étrangers, une poignée à peine est demeurée à Paris. Ils sont complètement, ou presque, mis à l'écart, alors que les correspondants venus d'Allemagne se pavanent dans les voitures officielles. L'Allemagne ayant gagné la partie jusqu'ici, ses journalistes en profitent. Pierre J. Huss, représentant à Berlin du « Hearst's International News Service », a déclaré :

— « Nous fûmes privés de café et d'œufs pendant deux ans, alors que vous autres vous vous gaviez chez Maxim's. A présent, c'est notre tour ! »

Et il décampa.

*Paris, le 21 juillet*

Fin juin, plus de viande fraîche. Mi-juillet, les réserves de viande frigorifiée sont raclées. Craignant sans doute des réactions, les autorités occupantes font réapparaître, pour quelques jours, de la viande fraîche, mais le rationnement est encore plus sévèrement serré. Pour ce qui est du poisson, on peut en trouver dans les restaurants de grand luxe, mais nulle part ailleurs. Les épiciers ont déballé leurs stocks de « boîtes en fer-blanc », y compris des stocks à moitié abandonnés dans les caves, parce que trop sûrs. Quant aux produits laitiers, ils sont dans un état plus que lamentable. Des milliers d'excellentes vaches, aux trois quarts crevées, ont été saisies par les Allemands, qui les ont mises « en boîte » et les ont expédiées chez eux. Le lait est devenu tellement rare qu'il est reservé à l'usage exclusif des poupons de moins de 18 mois, des nourrices et des vieillards édentés. Les œufs sont aussi introuvables que les fameuses dents des poules qui les ont pondus. Ne parlons pas du beurre, que seuls des millionnaires peuvent se payer — et encore !

Telle est la situation angoissante dans laquelle se trouvent les Parisiens, après quelques jours à peine d'occupation...

J'ai vu — de mes yeux vu — des enfants et des vieilles femmes mendier un peu de nourriture aux soldats allemands.

A la date du 26 juin, il y avait 1.800.000 chômeurs dans la zone occupée et la situation ne s'est pas du tout améliorée depuis, malgré les promesses quotidiennes faites par les autorités d'une « reprise économique » imminente. Cette fameuse « reprise » ressemble à celle que Hoover promettait journellement. Les Parisiens n'accueillent plus cette nouvelle qu'avec des sourires sarcastiques et amers.

*Paris, le 2 août*

Les fanfares militaires donnent des concerts en plein air, sur les marches de l'Opéra et dans les jardins des Tuileries, sous la direction — annonce le programme sans rire — du « Herr Doktor Professor Schmidt ».

*Coïmbre (Portugal), le 18 août*

Me voici enfin libre ! A Paris, j'eus le désagréable mais insigne honneur d'être le correspondant étranger le plus censuré. Je fus honoré d'un rapport spécial d'un officier supérieur du Deuxième Bureau allemand, qui écrivit que ma « neutralité » était excessive, mon sens de l'humour « extrêmement irritant » et mes analyses, commentaires politiques et prédictions « inquiétants ».

Le 8 août, je fus tiré de mon lit de bon matin par un inspecteur de police, qui me pria de l'accompagner à la Préfecture, pour « une communication importante me concernant et provenant de la section politique ».

Installé devant le bureau d'un officier supérieur, je m'entendis lire un rapport des autorités allemandes concluant que « la présence dans la zone occupée du journaliste américain Sherry Mangan ne pouvait être tolérée plus longtemps et qu'il devait quitter le territoire au plus tard le 12 août ».

Si je devais résumer mes impressions en quelques mots, je dirais que la propagande nazie n'a aucun effet sur les Parisiens qui haïssent Hitler autant que Laval.

# OU VA L'ESPAGNE?

## FRANCO FERA-T-IL PARTIE D'UNE MODERNE «DIAGONALE INSULAIRE» ?

**Les entrevues du « Caudillo » avec Pétain et Mussolini, la mort d'Alphonse XIII, les défaites de l'Italie en Grèce, en Afrique et en Méditerranée, viennent de remettre l'Espagne en vedette. Une fois de plus, on se pose la question : « Où va l'Espagne ? ».**

Le 1er juillet 1936, Calvo Sotelo, monarchiste, ex-ministre des Finances dans le cabinet Primo de Rivera, véritable leader de la droite, prononce aux Cortès un terrible réquisitoire contre le gouvernement. Le ministre Casares Quiroga lui réplique et formule à son encontre des menaces à peine voilées. Sotelo s'est dressé, droit comme un chêne. Tous les yeux sont braqués sur lui. D'une voix assurée, il scande :

— « Comme saint Domingo de Silos répondit à un roi de Castille, je vais à mon tour vous répondre : Sire, vous pouvez m'ôter la vie, mais vous ne pouvez m'ôter plus... »

Déchaînée, Dolorès Ibarruri, surnommée « la Pasionaria », désignant Sotelo, s'écrie :

— « Cet homme a parlé pour la dernière fois ! »

Treize jours se sont écoulés. Dans les salles de rédaction du monde entier, une dépêche laconique annonce que « Calvo Sotelo a été assassiné ». A vrai dire, noyée sous le flot des autres informations, cette dépêche, longue à peine d'une ligne, passe inaperçue. Une ligne, la première d'une des plus grandes tragédies de notre siècle : la guerre civile en Espagne. Une information, laconique peut-être, mais qui devait être l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Tel est le premier acte du drame espagnol.

* * *

En Espagne, l'effervescence causée par cet assassinat gagne du terrain. Des émissaires lancent des appels à deux hommes qui, du Maroc où ils se trouvent, continuent, néanmoins, à faire figure de chefs nationalistes : Sanjurjo et Franco. Le 18, le général Sanjurjo lance l'ordre : la garnison se rebelle contre le gouvernement. Sanjurjo prend l'avion et trouve la mort. Sans perdre un instant, le général Franco le remplace et se met à la tête des troupes.

Sauvagement dressés les uns contre les autres, franquistes et républicains se livrent une lutte à mort. Le monde assiste, passif ou actif, à cette extermination fratricide. Un troisième, un quatrième et un cinquième facteurs ne tardent pas à entrer en jeu : l'Italie, l'Allemagne, l'U.R.S.S. Autant qu'elles le peuvent, ces nations ravitaillent leurs clans respectifs. Pour elles, cette guerre civile est une aubaine : elle leur permettra d'essayer leurs armes, leur servira de répétition générale du grand drame que Mussolini et Hitler préparent dans l'ombre. N'oublions pas la fameuse « Brigade Internationale », dans laquelle s'enrôlèrent les anti-franquistes appartenant aux nationalités les plus diverses. D'Egypte même, un professeur anglais résigna ses fonctions et partit combattre dans cette Brigade, où l'on pouvait retrouver, notamment, l'écrivain communiste français André Malraux.

L'Espagnol est doué d'un tempérament fougueux et violent. Quand il se bat, il ne plaisante pas. Le premier bilan officiel publié par Madrid le 15 avril 1940 en témoigne : 1.200.000 tués : 450.000 soldats, 150.000 chez les franquistes, 300.000 chez les républicains — 750.000 civils, 8.000 chez les franquistes, 742.000 chez les républicains.

Tel fut le prix de cette guerre civile, qui prit fin le 4 avril 1939 avec la prise de Madrid par Franco.

Devenu chef de l'Etat, le « Caudillo » s'est mis, depuis, au travail de reconstruction, qui, selon les calculs les plus optimistes, nécessitera une dizaine d'années pour commencer à donner des fruits. Ces quelques mots prononcés dernièrement par M. Serrano Suner, ministre des Affaires Etrangères, beau-frère de Franco et chef de la « Phalange », donnent un aperçu de l'œuvre gigantesque à laquelle s'est attelé le vainqueur des républicains :

— « Ni la guerre de l'Indépendance, ni les deux guerres civiles du siècle dernier, ni le 13 septembre 1923 n'occasionnèrent autant de sang répandu et de destruction que notre guerre. L'économie espagnole a été dévastée ; les zones de culture ont été réduites de plus de 12 % pour les céréales et les légumes ; la diminution de 40 % du matériel de transport ferroviaire et celle plus grande encore des éléments de traction sur route constituent pour nous un problème épuisant. »

Voilà, vue en raccourci, la situation intérieure de l'Espagne.

* * *

Dès les premiers jours de la guerre, les chancelleries, la presse, l'homme de la rue se sont posés la question : « Que va faire Franco ? S'alliera-t-il avec l'Axe qui l'a aidé dans sa lutte ? »

Le problème était d'importance, car, en Méditerranée notamment, l'Espagne pouvait jouer un rôle qui eût obligé les Alliés à plus de vigilance, les aurait exposés à des risques plus nombreux.

Ici, ouvrons une parenthèse.

La Méditerranée est la voie naturelle qui relie trois continents. En acquérir la maîtrise est un rêve qui a hanté les nuits de tous les conquérants. C'est pourquoi elle a toujours constitué une zone de tensions aiguës, tant politiques qu'économiques, entraînant entre les peuples méditerranéens des heurts constants. Mais ce sont surtout les eaux occidentales de la Méditerranée qui ont été le théâtre des chocs les plus violents ; c'est là que les conflits les plus ardents, qui séparaient les puissances méditerranéennes ou qui les dressaient contre les nations non riveraines, ont été résolus par la force. L'importance stratégique de cette mer provient non seulement de la solidité particulière, de l'inexpugnabilité, pourrait-on dire, des barrières naturelles qui constituent et protègent ses points de liaison avec les autres mers (détroit de Gibraltar, détroit sicilo-tunisien), mais encore de la distribution des groupes de ses îles centrales : Baléares, Corse, Sardaigne. Chacun de ces groupes peut représenter pour les nations méditerranéennes des fortins de sécurité ou, au contraire, un centre d'attaques, selon la perspective historique d'où on les considère. Ce jeu de dispositions stratégiques vaut non seulement pour ce qui concerne la route maritime qui, de l'océan Atlantique, s'étend jusqu'aux rives orientales de la Méditerranée, mais encore — mais surtout depuis la mise en valeur de l'Afrique par les nations européennes — ces blockhaus naturels sont d'une importance vitale pour le contrôle et la sécurité des voies qui unissent les métropoles et leurs respectives zones d'expansion situées dans la partie septentrionale de ce continent.

Depuis le milieu du siècle dernier, la Méditerranée occidentale est croisée par deux routes essentielles. L'une est la voie générale de navigation vers les pays d'Orient et d'Extrême-Orient, qui passe par le canal de Suez. Cette route maritime fait, pour les Anglais, partie intégrante de l'Empire britannique et est une des articulations essentielles de leur vie politico-économique, surtout depuis qu'ils possèdent Gibraltar et Malte, et depuis le percement du canal de Suez. L'autre de ces voies est la route maritime qui relie la France à ses possessions coloniales de l'Afrique du Nord, sans compter qu'elle lui est capitale pour joindre les routes qui, à travers les déserts, mènent au Sénégal, au lac Tchad, au Niger. Du fait que la France possède la Corse, le flanc gauche des lignes de navigations nord-africaines est protégé.

Telles que décrites, ces deux lignes de communication se sont maintenues durant le siècle dernier parce que le *statu quo* leur fut favorable.

* * *

En posant la candidature de l'Italie à la maîtrise de la Méditerranée, Mussolini avait un plan qui, depuis le quatorzième siècle jusqu'en 1713 (paix d'Utrecht), a fait ses preuves. Ce plan comporte, pour une nation anxieuse d'exercer une politique permanente de la Méditerranée occidentale, la possession de la « diagonale insulaire » : Baléares-Sardaigne-Sicile.

C'est dans ce plan, particulièrement, qu'il faudrait trouver la raison de l'aide fournie par l'Italie à l'Espagne, aide qui, dans les calculs de Mussolini, devait lui valoir l'alliance espagnole, c'est-à-dire les Baléares, composées des îles Majorque, Minorque et Ibiza. D'ailleurs, durant la guerre civile espagnole, l'Italie essaya de s'installer dans ces îles, mais en fut empêchée par la France et l'Angleterre.

On le voit donc, l'alliance espagnole aurait pu être pour l'Axe un atout majeur, si la flotte italienne, depuis le début des hostilités en Méditerranée, ne s'était pas montrée aussi réticente chaque fois qu'il lui a fallu combattre.

Cette faiblesse de la flotte italienne, jointe à l'absence de toute flotte allemande en Méditerranée, n'a pas échappé à Franco. C'est là, pourrait-on croire, un des facteurs qui ont influencé le « Caudillo » en faveur d'une prudente et sage neutralité.

Mais il y en a certainement d'autres.

* * *

Franco est un catholique fervent. La meilleure preuve, c'est qu'il a placé l'Etat espagnol sous le signe jumelé du « joug et des flèches » (symbole de la monarchie) et de la Croix. On se souvient encore des processions religieuses grandioses qui marquèrent la victoire de Franco.

Catholique fervent donc, Franco avait adhéré, en mai 1939, avec enthousiasme au pacte anti-Komintern. Ce dernier, dans son esprit, devait servir d'instrument, non seulement à la lutte contre le communisme qu'il exècre, mais surtout contre les moscoutaires qui ont élevé l'athéisme à la hauteur d'une religion nouvelle. Quelle fut donc sa déception lorsque, le 23 août 1939, éclata comme une bombe la signature du pacte germano-soviétique ! Choqué, l'ennemi mortel des Soviets comprit quel rôle l'Axe voulait lui faire tenir. Et, fermement, il déclara d'abord qu'il resterait neutre, puis « non-belligérant ».

Cela est le deuxième facteur.

Le troisième, qui semble être le plus important, est que Franco, qui s'est révélé être un véritable homme d'Etat, ayant eu l'habileté de se dépouiller de sa tenue de chef de parti, Franco sachant les conditions précaires dans lesquelles se trouve son pays, s'est dit que lancer ce dernier dans une aventure où il y avait plus à perdre qu'à gagner serait une équipée par trop hasardeuse. Non encore remise de ses blessures, l'Espagne, à peine convalescente, est matériellement incapable de fournir un nouvel effort. D'autre part, Franco ne peut qu'éprouver à l'égard de la France et de l'Angleterre — surtout de cette dernière — qui lui accordèrent, dès la fin de la guerre civile, de larges crédits et d'innombrables fournitures, Franco ne peut qu'éprouver à l'égard de ces pays, sinon de l'amitié, du moins un préjugé favorable qui lui interdirait de les attaquer.

La population de l'Espagne qui s'élève à 28.000.000 d'habitants ne possède pas un tel réservoir de ressources — en hommes et en matériel — pour qu'une saignée de l'importance de 1.200.000 hommes et d'un appauvrissement de la fortune nationale de trois milliards de livres (coût de la guerre civile) puisse être pansée en moins de deux ans. On voit mal, dans ces conditions, Franco soumettre son pays à de nouvelles épreuves, dont la première qu'il aurait à endurer — le blocus — suffirait déjà à l'affaiblir considérablement.

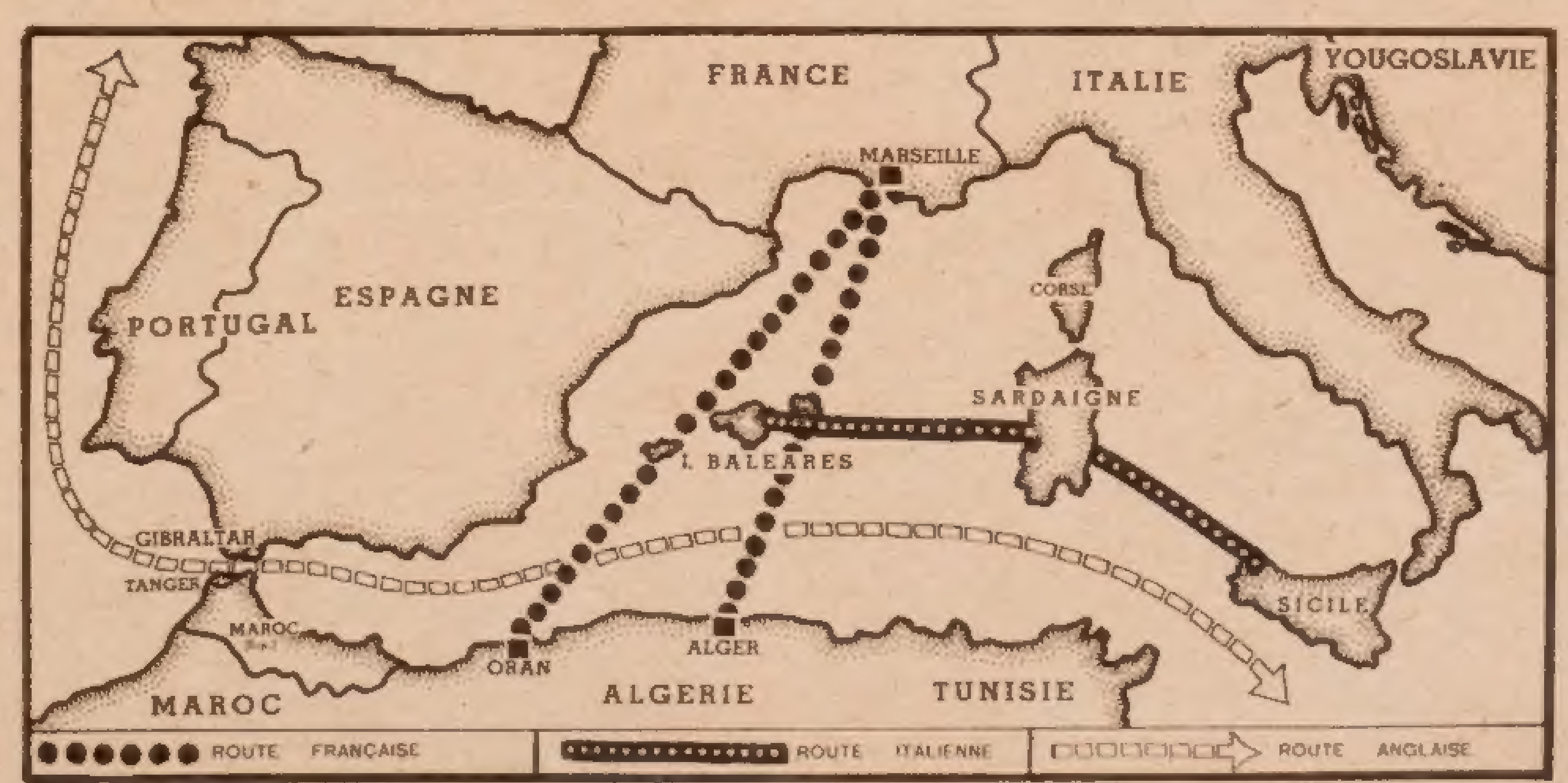
* * *

Les entrevues du « Caudillo » avec Pétain et Mussolini, la mort d'Alphonse XIII, les défaites de l'Italie en Grèce, en Afrique et en Méditerranée, viennent de remettre l'Espagne en vedette. Une fois de plus, on se pose la question : « Où va l'Espagne ? »

Serait-il téméraire d'avancer qu'elle n'ira nulle part ?

Défenseur de la Croix, Franco ne peut se mettre au service de la croix gammée antichrétienne, païenne, ou du Duce qui, il n'y a guère longtemps encore, traitait le Christ de « vagabond de Nazareth ».

L'intérêt évident de l'Espagne est de se confiner dans une « non-belligérance » bienfaisante qui, après la victoire des Alliés, ne sera certainement pas oubliée, — et lui vaudra des avantages.




Acquérir la maîtrise de la Méditerranée est un rêve qui a hanté les nuits de tous les conquérants. Dans son ambition de « mare nostrum », Mussolini avait fait le plan de déposséder l'Empire britannique de Malte et de Gibraltar, et la France de la Corse, coupant, ainsi, les métropoles anglaise et française de leurs possessions d'Afrique et d'Extrême-Orient. Associé à Franco, il eût pu, grâce à la diagonale formée par les îles Baléares, la Sardaigne et la Sicile, inquiéter ses adversaires, mais Franco voudra-t-il marcher ?





TOUJOURS EN AVANT. — Les forces impériales britanniques ne connaissent pas d'arrêt. Avec une rapidité et une aisance pour le moins étonnantes, elles se jouent de tous les obstacles. Ce cliché ne montre-t-il pas d'une manière éloquente que les troupes sont décidées à ne pas s'arrêter ?

◆

ATTENTION, FEU ! — Fidèles à leur poste, les artilleurs, toujours sur le qui-vive, ne se laissent pas surprendre par l'ennemi. A l'instant précis où on le leur ordonnera, ils réserveront à leurs adversaires un accueil, dont le moins qu'on puisse en dire est qu'il sera chaleureux.

## LA AUSSI L'ARMEE IMPERIALE SE BAT...

# LES FRONTS DE L'A.O.



L'HUMOUR NE PERD PAS SES DROITS. — Après la rude bataille, l'heure du repos est vivement appréciée. Cet officier du « King's African Rifles » se délasse en nourrissant un singe âgé de cinq jours.

Si les nouvelles du front de Libye sont rares et si les communiqués n'annoncent rien de nouveau de ce côté, il y a, par contre, du nouveau en Afrique Orientale, où l' « Impero », coupé depuis septembre dernier de l'Italie, est en train de subir les coups des forces impériales britanniques.

Les régions d'Erythrée et d'Abyssinie où l'on se bat actuellement, si elles jouissent d'un climat tempéré, sont, par contre, très montagneuses et les attaques de chars ne peuvent y être déployées, comme ce fut le cas en Cyrénaïque.

Donc, fatalement, dans une contrée aussi accidentée — où les déserts, les forêts et les montagnes constituent des ouvrages défensifs de première importance — l'avance britannique doit être plus lente qu'en Libye.

Ainsi qu'on le sait, aux forces britanniques est venu s'ajouter un contingent de Français libres venus des régions que commande le général de Larminat. Il leur a fallu près de deux mois pour traverser les milliers de kilomètres de jungle, de déserts et de monts qui séparent l'Afrique-Orientale française du Soudan, mais aujourd'hui ces hommes sont à pied d'œuvre.

### TROIS FRONTS

L'Empire italien en Afrique Orientale se compose de l'Abyssinie, de l'Erythrée et de la Somalie italienne. La Somalie anglaise fut occupée également par l'Italie, à la suite de son évacuation par les forces qui y étaient casernées et qui se trouvaient en état d'infériorité numérique très prononcée.

L'ancien Empire du Négus, que les Italiens n'ont jamais conquis, à l'exception des grandes villes, où ils ont dû, depuis 1936, maintenir d'imposantes garnisons, constitue sans nul doute la base principale de la défense italienne dans cette partie de l'Afrique.

Mais les forces du Négus — équipées par l'Angleterre et encadrées d'officiers anglais — se trouvent au cœur de l'Abyssinie. On signalait même, récemment, leur présence à 250 kilomètres d'Addis-Abéba, dont la population italienne, disait-on, quittait la ville pour se réfugier en Erythrée.

Mais la poussée principale sur le front abyssin est celle qui se développe du côté du Gondar vers le lac Tsana, source d'une des branches du Nil.

Néanmoins, on signale une autre poussée par le Sud, celle-ci allant du Kenya vers le centre de l'Ethiopie.

Ceci pour le front éthiopien.

Mais il nous faut mettre en relief, d'un autre côté, l'activité mystérieuse des patriotes spécialisés dans les coups de main, et qui, ne se contentant pas des armes anglaises, arrivent à se procurer, grâce à des attaques-surprises, du matériel de guerre et des munitions italiens. L'activité de ces patriotes que la présence de l'empereur Haïlé Sélassié en Abyssinie a galvanisés est plus importante qu'on ne le croit en général. Cachés dans les montagnes, suivant des sentiers d'eux seuls connus, ils tiennent constamment sur le qui-vive les garnisons campées à l'intérieur du pays et sèment parmi les soldats, privés de toute communication avec l'Italie, la démoralisation et la crainte.

Le deuxième front est celui de la Somalie italienne.

Dans cette contrée pauvre et chaude, le port de Kismayu a été pris. Ceci constitue un succès important, non pas à cause de l'importance de la ville, mais du point de vue stratégique. Maintenant que les forces britanniques viennent d'occuper Mogadiscio — dont nous avons tellement entendu parler lors de la guerre d'Ethiopie — elles pourront éventuellement développer leur attaque et par la côte et par l'intérieur, où une poussée vers Bardera est signalée.

La Somalie italienne est pour l'Italie une source importante de guerriers. C'est surtout en Somalie qu'elle puise les askaris, qui ont constitué pour el-

EN SOMALIE ITALIENNE. — Infatigables, les forces impériales britanniques avancent rapidement, annihilant tous les obstacles placés sur leur chemin par les stratèges italien On voit, sur ce cliché, une compagnie des forces impériales s'emparant d'un village que les Italiens venaient d'évacuer, laissant, derrière eux, un matériel abondant.



CIVILISATION. — En pleine brousse, les forces impériales britanniques ont installé les appareils les plus modernes de transmission et de signalisation. Poste émetteur, téléphone de campagne, héliographe, tout a été prévu pour contribuer à la victoire. Grâce à ces appareils, les troupes peuvent se mouvoir avec précision



L' « IMPERO » S'ECROULE. — Bâtisseurs de talent, les Italiens, partout où ils ont passé, ont laissé des traces de leur séjour. Monuments, arcs de triomphe, pierres taillées et gravées, exaltaient, tous, la nouvelle Italie. Mais les forces impériales britanniques sont venues ... les inscriptions lyriques sont parties. Elles orneront les musées militaires.

le un appoint important lors de la guerre d'Ethiopie.

On pensait, à un moment donné, étant donné que les Libyens n'étaient pas sûrs, que l'armée du maréchal Graziani serait composée pour une bonne partie d'askaris, mais les victoires anglaises ont prouvé que, malgré tout, l'Italie avait commis la grande erreur d'enrôler dans ses rangs des milliers et des milliers de Libyens pris de force au cours de razzias. Ce qui tend à démontrer que, s'attendant à une attaque en Afrique Orientale, le gouvernement fasciste a préféré garder ses meilleures troupes indigènes dans cette région.

Le troisième front est celui de l'Erythrée, où les forces impériales britanniques ont obtenu jusqu'ici leurs plus brillants succès, bien qu'elles eussent eu à franchir des centaines de kilomètres d'un territoire encore vierge, où le transport le plus sûr est celui qui se fait à dos de mulet.

Malgré cela, après avoir repris Kassala, autour de laquelle, on se souvient encore, la radio italienne avait fait si grand bruit (il en fut de même pour Sidi-Barrani, d'ailleurs), les forces impériales composées d'Indiens, de Britanniques et de Soudanais avancèrent au cœur même de l'Erythrée, en lançant deux pointes : l'une vers Agordat et l'autre vers Barentu. Ces deux points importants furent conquis. Et aujourd'hui, dans Keren, située comme un nid d'aigles au sommet d'un mont, la garnison italienne forte, dit-on, de deux ou trois divisions s'attend à subir d'un moment à l'autre l'assaut des forces britanniques.

Keren, estime-t-on dans les milieux compétents, est la principale place forte de l'Erythrée. Cette ville prise, la route d'Asmara, capitale de l'Erythrée, serait ouverte.

Asmara est reliée à Massaouah, le principal port de la colonie, par un très bon système routier — les Italiens sont d'excellents bâtisseurs ! — et par une ligne de chemins de fer.

Enfin, les opérations britanniques se développent également en Erythrée par le Nord, le long de la côte. Karora, ville frontière prise, la poussée britannique eut pour objectif le port de Mersa Taklei et de là, piquant vers le Sud — sans doute pour se joindre aux forces assiégeant Keren — les colonnes britanniques occupèrent Cub-cub, annonçait-on l'autre jour.

Petit à petit, mais sûrement, les opérations se poursuivent et tous les jours le communiqué du Grand Quartier Général britannique nous signale, dans cette région si peu connue, de nouveaux succès, qui sont — comme disent les Anglais — un clou de plus dans le cercueil des espoirs fascistes de domination en Afrique.

## LES FORCES ITALIENNES

Si avant la guerre on connaissait avec plus ou moins d'exactitude les forces dont Balbo, et plus tard Graziani, disposait en Afrique du Nord, celles de l'Afrique Orientale demeurent, pour l'homme de la rue, un mystère.

Il est certain que les autorités militaires anglaises savent à quoi s'en tenir et doivent en connaître le nombre, mais en général, dans la presse, on a mentionné des chiffres qui vont de 150.000 à 300.000 hommes.

Cependant, alors qu'en Afrique du Nord Graziani n'avait à combattre que sur un seul front, le duc d'Aoste — qui vient d'être promu général d'aviation — a à faire face, comme nous l'avons vu, à trois fronts avec, pour chacun d'eux, plusieurs poussées en flèche vers des centres importants du point de vue stratégique.

D'un autre côté, avant l'entrée de la Grèce en guerre, de nombreux navires arrivaient à se rendre en Libye, mais depuis juin dernier l'Italie, bloquée en Méditerranée par Suez et Gibraltar, n'a pu envoyer le moindre secours au neveu de Victor-Emmanuel III. Ce qui fait que les forces du front de l'Afrique Orientale vivent aujourd'hui sur les stocks accumulés avant la guerre en Ethiopie, en Somalie et en Erythrée. Et chacun sait que ces stocks ne sont pas inépuisables, d'autant plus que le pays ne produit pas grand'chose.

La Grande-Bretagne, à sa manière, n'a pas voulu, tant qu'elle n'était pas certaine de mener à bien les opérations qu'elle entreprendrait, pousser de l'avant. Pendant six mois, elle s'est contentée de maintenir ses positions en Afrique ; mais une fois que l'armée du général Wavell fut prête, tant en hommes qu'en matériel, l'ordre d'avancer fut donné. Et sur tous les fronts, les fascistes durent battre en retraite.

Il est heureux pour eux que la nature du terrain soit leur principale alliée, autrement nous aurions assisté à une véritable « blitzkrieg ».

Les combats en Afrique Orientale, les succès sur ces champs de bataille, furent remportés dans des conditions si difficiles qu'ils constituent un véritable tour de force.

Et lorsque l'histoire de cette guerre viendra à être écrite, le chapitre de ces batailles ne sera ni le moins long, ni le moins brillant.



RECHERCHE DE MILITAIRE

Case à laisser en blanc

| | |
|---|---|
| Nom et Prénom | |
| Date et lieu de naissance | |
| Grade | |
| Incorporation | |
| No matricule de recrutement | |
| Lieu et date de disparition ou date des dernières nouvelles | |
| Nom et ancienne adresse de la famille | |
| Nouvelle adresse de la famille ou cas d'évacuation | |

Remplir le plus complètement possible dans l'ordre indiqué en LETTRES CAPITALES et sans aucune adjonction

AUJOURD'HUI, ON REÇOIT. — Hommes et femmes de tous âges, de toutes conditions, viennent, l'angoisse dan l'âme et l'espoir au cœur, s'informer, ou remettre leurs messages impatiemment attendus quelque part dans le monde.

LE COURRIER D'UNE JOURNEE. — Près de trois mille lettres passent quotidiennement par les bureaux de la Croix-Rouge. On voit, debout, devant son bureau, Mme Vaucher. Ci-dessus, le fac-similé d'un formulaire que l'intéressé remplira fébrilement

## UNE BELLE ŒUVRE HUMAINE

# VISITE A LA CROIX-ROUGE

Le 21 de l'avenue Fouad 1er, au Caire... (1)

Au deuxième étage de l'immeuble de la Genevoise se trouvent les bureaux de la délégation pour le Proche-Orient du Comité International de la Croix-Rouge de Genève.

Le profane pour lequel les mots « Croix-Rouge » évoquent une ambulance ou un hôpital ou encore une infirmière toute blanche penchée sur un blessé ne peut s'empêcher d'être saisi en pénétrant dans ce lieu, lequel offre un spectacle auquel très peu de gens s'attendent, en vérité.

Dans une première pièce, qui tient à la fois de la salle d'attente et du bureau de renseignements, des hommes et des femmes de toutes classes et de tous âges se pressent. Les visages ont tous la même expression, faite à la fois de lassitude et d'espoir. Les lèvres, à peu de chose près, prononcent les mêmes mots, posent les mêmes questions... Ce sont les « clients » de la Croix-Rouge.

A une table, un vieux monsieur, vêtu de noir, trace sur un formulaire approprié les vingt-cinq mots auxquels le règlement lui donne droit et qu'il destine à un être cher qui se trouve en Pologne, en Italie ou en Allemagne... Dans un coin, s'adressant à une autre secrétaire, une vieille femme détaille : « Je voudrais avoir des nouvelles de mon neveu... J'ignore où il se trouve... La dernière lettre que j'ai reçue de lui date d'il y a huit mois... La voici... » Elle a à peine fini d'exposer son cas qu'une autre vieille dame — dont on me dit qu'elle vient régulièrement depuis deux mois — lui succède. D'une voix cassée, elle demande : « Avez-vous une réponse ? Je voudrais tant avoir des nouvelles de mon enfant !... Je voudrais tant savoir s'il vit encore !... »

A proximité de la salle d'attente, voici de grands classeurs contenant les fiches des prisonniers de guerre italiens internés en Egypte, aux Indes, en Palestine...

Au fond d'un couloir, une demi-douzaine de secrétaires — toutes des dames — s'affairent, qui devant une machine à écrire, qui devant un volumineux paquet de correspondances récemment reçues et qu'il s'agit de transmettre, qui devant un monceau de ...des. Sur un mur, une pan-...seille : « Parlez bas, travaillez en silence... » C'est que la délégation de la Croix-Rouge accomplit, chaque jour, une besogne énorme qui exige de tous ceux qui la font qu'ils se concentrent sur leur tâche...

LA CROIX-ROUGE DE GENEVE :

- POSSEDE HUIT MILLIONS DE FICHES
- REÇOIT SOIXANTE-QUINZE MILLE LETTRES PAR JOUR
- EMPLOIE QUATRE MILLE SECRETAIRES BENEVOLES

LA CROIX-ROUGE DU CAIRE :

- REÇOIT TROIS MILLE LETTRES PAR JOUR
- A EXPEDIE PLUS DE DEUX MILLE TELEGRAMMES

Cette tâche, que le grand public connaît peu, quelle est-elle ? C'est ce que nous avons demandé à Mme Nelly Vaucher, la femme de lettres bien connue qui, depuis le début de la guerre, avec un zèle et une intelligence auxquels on ne saurait assez rendre hommage, seconde son époux, le Dr Georges Vaucher, dans ses fonctions de délégué honoraire du Comité International de la Croix-Rouge pour le Proche-Orient.

— « L'activité de la délégation est si vaste et si multiple, nous dit Mme Vaucher en nous recevant dans son bureau où des secrétaires viennent, constamment, demander son avis sur un cas à résoudre, que je ne sais au juste par où commencer. Je débuterai, si vous voulez bien, en vous donnant une idée d'ensemble de la question et en vous résumant dans ses grandes lignes le travail que nous accomplissons. Nous nous préoccupons, en premier lieu, du sort des internés, aussi bien civils que militaires, du Proche-Orient et nous veillons à ce qu'ils soient traités conformément aux accords internationaux. Nous assurons, en second lieu, la transmission des correspondances émanant ou à destination des prisonniers de guerre internés en Egypte ainsi que celles des prisonniers de guerre anglais ou français internés en Europe, principalement en Allemagne et en Italie. Nous assurons, en troisième lieu, l'échange des messages et des télégrammes familiaux entre l'Egypte, l'Italie et l'Allemagne ainsi que les territoires occupés par cette dernière. Nous nous intéressons, en quatrième lieu, au rapatriement des prisonniers, grands malades et grands blessés qui, en vertu des conventions de Genève, ont le droit de rentrer dans leur pays. Enfin, nous assurons les recherches concernant les disparus... Comme vous pouvez vous en rendre compte, notre tâche est très vaste. Elle l'est d'autant plus que la délégation pour le Proche-Orient de la Croix-Rouge étend son activité à la Palestine, au Soudan, au Hedjaz, au Tanganyika, à l'Afrique du Sud...

— Les prisonniers de guerre sont-ils, à votre connaissance, bien traités ?

— Les autorités britanniques font un grand effort afin que les prisonniers soient traités conformément aux conventions internationales. Les blessés sont soignés avec un dévouement magnifique et sont traités exactement de la même façon que les blessés britanniques. Dans le camp de concentration, le problème est rendu complexe du fait de l'afflux inattendu des prisonniers qui arrivent chaque jour par milliers. En Egypte, le Dr Vaucher est parvenu à obtenir des autorités que les internés civils, pour lesquels il n'existe pas de statut international, soient placés sous le même régime que les internés militaires, lesquels sont régis par la convention internationale du 27 juillet 1929 qui leur assure de nombreux avantages. Mon mari a visité récemment les camps de concentration pour Allemands et Italiens de Palestine. En ce qui concerne les prisonniers de guerre se trouvant en Allemagne, il semble, à en juger par les correspondances reçues, qu'ils soient bien traités au point de vue hygiène. Les plaintes, par contre, sont courantes concernant la nourriture, qui est insuffisante. Un grand nombre de prisonniers français en Allemagne travaillent et, dans ce cas, leur situation est sensiblement meilleure. Nous avons reçu des lettres de plusieurs d'entre eux qui sont employés dans des usines de tissage. Il existe, en Allemagne, cent cinquante camps de prisonniers.

— Quel est le système employé par la Croix-Rouge pour l'acheminement des correspondances des prisonniers de guerre ?

— Les prisonniers de guerre annoncent à leurs familles leur capture par des cartes, dites « de capture », qui leur sont fournies par les autorités militaires britanniques et dont nous envoyons chaque jour des milliers en Italie, *via* Genève. Ce sont des cartes postales de format ordinaire contenant d'un côté le texte de la correspondance, de l'autre l'adresse du destinataire, ainsi que des renseignements concernant l'identité du prisonnier. Les prisonniers ont, par la suite, droit à une lettre tous les quinze jours. Ils peuvent recevoir des lettres ordinaires. Les correspondances adressées aux prisonniers sont envoyées à l'Agence centrale des prisonniers de guerre à Genève qui se charge de leur acheminement. Quant aux messages familiaux des civils à destination ou en provenance de l'Italie, de l'Allemagne ou des territoires occupés par cette dernière, ils sont rédigés sur des formulaires spéciaux et doivent se limiter à vingt-cinq mots. Les messages familiaux sont, comme leur nom l'indique, réservés à l'usage des parents. Toutes les fois, cependant, que cela nous paraît nécessaire, nous faisons exception à la règle et nous transmettons des messages de fiancés, d'amis, etc. Nous donnons évidemment la priorité aux messages ayant un caractère urgent. Au départ comme à l'arrivée, les correspondances des prisonniers ainsi que les messages familiaux passent par nos bureaux qui, après contrôle, procèdent à leur acheminement ou à leur distribution. Notre courrier comporte près de trois mille

lettres par jour. Nous avons, jusqu'ici, transmis des milliers de messages familiaux. Nous en avons reçu plus de trente mille destinés à l'Egypte et à la Palestine. Nous avons, de même, expédié plus de deux mille télégrammes dont les quatre cinquièmes ont reçu une réponse.

— Et les colis destinés aux prisonniers ?

— Divers groupements, dont celui du « Colis du Prisonnier » d'Alexandrie, se chargent de leur envoi suivant des directives fournies par nous. L'expédition n'est possible que lorsque l'expéditeur a en sa possession une étiquette bleue qui lui a été préalablement envoyée par le prisonnier lui-même et qui contient son adresse exacte. Contrairement à l'opinion courante, les colis ainsi envoyés arrivent régulièrement. Cette lettre, adressée par une maman d'Egypte à son fils, prisonnier en Allemagne, en est la meilleure preuve.

— Y a-t-il déjà eu des rapatriements de prisonniers ?

— Oui, quelques-uns. D'après les conventions internationales, le personnel sanitaire et les aumôniers ne doivent pas être retenus comme prisonniers. Ils peuvent, toutefois, être affectés au service de leurs compatriotes blessés et internés. La question du rapatriement des grands blessés est actuellement sous étude. J'ajoute, en marge, que les gouvernements belligérants se communiquent régulièrement les listes des prisonniers se trouvant sur leur territoire. Par un accord spécial, intervenu sur notre proposition, les autorités britanniques et italiennes se transmettent ces noms par câble, par l'intermédiaire du Comité International de Genève.

— Et les demandes de recherche de militaires disparus ?

— Elles sont faites sur des cartes spéciales qui sont transmises à l'Agence centrale des prisonniers de guerre à Genève, laquelle s'occupe des recherches nécessaires. Ceci m'amène à vous parler du gigantesque travail accompli par cette Agence dont le siège est au palais du Conseil général à Genève et qui dispose, au musée Rath, à Genève, ainsi que dans vingt autres villes de Suisse, de sections auxiliaires chargées des travaux de recherches préliminaires. L'Agence possède huit millions de fiches et ce nombre s'accroît à raison de cinquante mille fiches par jour. Elle emploie quatre mille secrétaires, tous bénévoles. Quant au Comité International de la Croix-Rouge, il a reçu jusqu'à soixante-quinze mille lettres par jour. Le 24 janvier, il a envoyé sa trois-millionnième lettre. C'est une besogne immense, comme vous voyez. Elle est, heureusement, facilitée en grande partie par le grand nombre de concours bénévoles qu'elle suscite. Ici même, la tâche du Dr Vaucher et la mienne sont facilitées par le concours d'une trentaine de collaboratrices bénévoles...»

Avant que nous ne prenions congé de Mme Vaucher, elle nous montre une lettre, reçue il y a quelques jours à peine par les bureaux cairotes de la Croix-Rouge et provenant de Durban, au Natal. La lettre, qui ne comporte que quelques lignes, est écrite en anglais. Nous la traduisons ici, car elle constitue la meilleure conclusion que l'on puisse donner à cet article : «...Permettez-moi de vous adresser ces quelques mots pour vous remercier, à vous et à votre personnel, de la bonté que vous avez eue de me transmettre un message de ma fille Cynthia... C'est une grande joie et un grand réconfort pour moi d'apprendre qu'elle a, enfin, eu de mes nouvelles... C'est, en tout cas, une chose merveilleuse que vous transmettiez ainsi des lettres de gens de toutes les nationalités, et votre œuvre est vraiment une œuvre de fraternité universelle. »

Tâche immense, certes, que celle de la Croix-Rouge. Mais tâche essentiellement humaine qui, dans les jours sombres que nous vivons, redonne confiance et revalorise certains mots, comme celui de fraternité, auxquels la guerre, aux yeux de certains, avait fait perdre leur sens.

M. P.

(1) Depuis quelques jours, la délégation de la Croix-Rouge pour le Proche-Orient est, grâce à Abdel Hamid Badaoui pacha, installée dans les spacieux locaux de la Société Royale d'Economie Politique, avenue Malika Nazli.



*Destin de Roi...*

# ALPHONSE XIII EST MORT EN EXIL

Fils posthume d'Alphonse XII, l'ex-roi d'Espagne est né, à Madrid, en 1886 Jusqu'en mai 1902, date de sa majorité politique il régna sous la régence de sa mère Marie-Christine, née archiduchesse d'Autriche

Jeune, sympathique, Alphonse XIII gagna rapidement une vaste popularité

Le 31 mai 1906, il épousait la princesse Victoria-Eugénie de Battenberg. Le jeune couple, durant le trajet nuptial, fut l'objet d'un attentat. La bombe éclata près du carrosse, causant plusieurs victimes parmi les soldats et tuant les chevaux de l'attelage royal

Bien que commencé sous d'aussi tristes auspices, le mariage n'en fut pas moins béni par de nombreux enfants

En septembre 1923, Alphonse XII appuya le coup d'Etat du général Primo de Rivera. Sous l'influence du souverain, le dictateur poursuivit, dans le domaine diplomatique, une politique de rapprochement avec la France et l'Angleterre

Primo de Rivera disparu, les événements devaient se succéder à une allure rapide. Le 14 avril 1931, le corps électoral ayant opté pour les candidats républicains, Alphonse XIII, pour épargner au pays les frais d'une révolution sanglante, prit le chemin de l'exil

Depuis quelques années déjà, l'ex-roi s'est fixé à Rome, où eut lieu sa réconciliation avec la reine Victoria

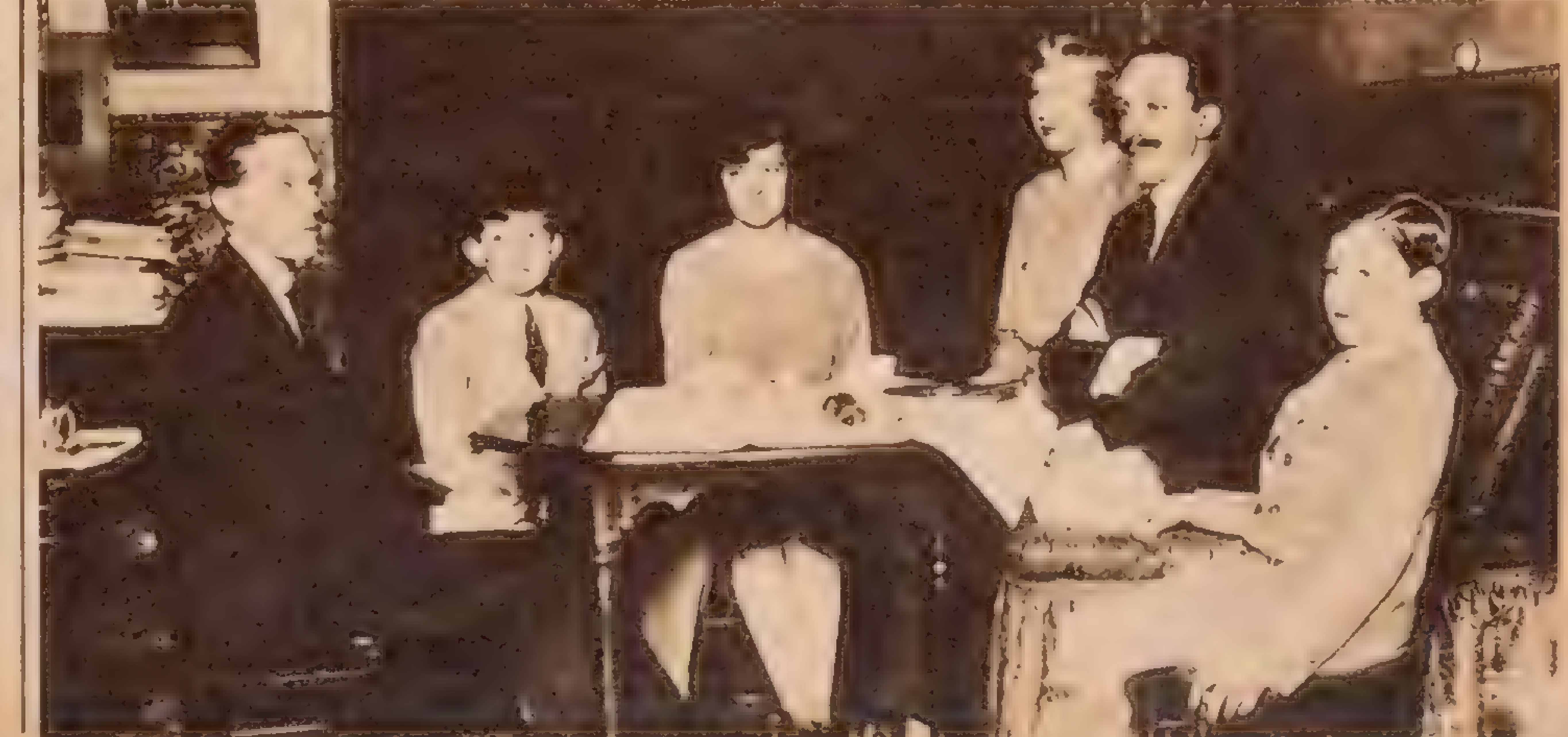
Quand Franco prit le pouvoir, on le disait favorable à une restauration de la monarchie, en faveur d'un des fils de l'ex-roi. Mais ce dernier refusa, laissant passer, ainsi, le moment propice. Ce n'est qu'il y a quelques jours, alors qu'il se sentait mourir, que l'ex-roi se résigna à abdiquer, transmettant le trône à son fils, l'infant Juan



VIVE LE ROI ! — Jeune, sportif, ayant des allures démocratiques, Alphonse XIII devint très populaire les premières années de son règne. Son sourire sympathique et sa sobre élégance lui gagnèrent le cœur des femmes, qui devinrent ses plus ferventes admiratrices.



UN PRINCE EST NE ! — Alphonse XIII eut, de tout temps, une prédilection particulière pour les enfants. On le voit ici, le visage rayonnant de bonheur, tenant avec amour son premier fils.



FAMILLE HEUREUSE. — Telle fut celle d'Alphonse XIII, du moins tant que ses enfants, n'ayant pas encore atteint l'âge de « vivre leur vie » emplissaient le palais de leurs joyeux ébats.

# CE QUI S'EST PASSÉ EN FRANCE

## Par GORDON WATERFIELD

### Correspondant de guerre de Reuter sur le front français

*Voici la sixième partie du récit de Gordon Waterfield. Dans les cinq chapitres que nous avons publiés, le correspondant de Reuter sur le front français a brossé un tableau général de la situation politique en France au moment de la déclaration de la guerre. Il a mis en relief l'erreur commise par le commandement français en basant toute la défense du territoire sur la ligne Maginot. Il a relevé la faute de jugement de ceux qui considéraient la Meuse comme un obstacle infranchissable pour l'Allemagne. Cette faute, dénoncée par Paul Reynaud, eut des conséquences d'autant plus regrettables que, à la suite d'incompréhensibles négligences, les ponts ne sautèrent pas. Gordon Waterfield a décrit, de même, la façon dont les Allemands s'y prirent pour semer la désorganisation en Hollande et en France. Il a montré la panique qui, devant l'avance allemande, s'est emparée de la population française laquelle, abandonnant immédiatement les villes et les villages, eut par ailleurs une tendance irréfléchie à voir partout des agents de l'ennemi. Certains correspondants de guerre furent, à cause de leur uniforme spécial et de leur aspect physique se rapprochant du type allemand, pris pour des parachutistes ennemis et faillirent être lynchés par des villageois. Dans le chapitre que nous avons publié la semaine dernière, Gordon Waterfield explique la façon minutieuse dont l'avance allemande avait été organisée et parle des instructions dont certains motocyclistes ennemis étaient porteurs. Il envisage le rôle que la population civile aurait pu jouer en ce qui concerne l'arrêt des colonnes allemandes et pose comme principe que la France aurait pu être sauvée.*

## VI

Les bruits concernant le désastre circulèrent rapidement dans Paris et un grand nombre parmi les gens fortunés ou les personnalités commencèrent à quitter les lieux. Des changements intervinrent également au sein du gouvernement et du haut commandement, lesquels prouvèrent au peuple que tout n'allait pas pour le mieux. Le 18 mai, Reynaud prit en mains le ministère de la Défense Nationale. Daladier ayant été transféré au ministère des Affaires Etrangères. Le maréchal Pétain devint vice-président du Conseil. Le lendemain, le général Weygand, commandant en chef de l'armée française d'Orient, succéda au général Gamelin comme généralissime. Au même moment, les Allemands brisèrent les défenses françaises sur l'Oise et sur la Sambre, s'emparant de Le Cateau et de Saint-Quentin, s'avançant ainsi de soixante-quinze milles et coupant les neuf divisions du corps expéditionnaire britannique de seize des meilleures divisions françaises. Une grande partie des troupes motorisées allemandes tourna, au nord, dans le but de couper entre elles les forces alliées. Le 26 mai, ces unités occupèrent Boulogne et Calais. L'armée belge ayant capitulé sur l'ordre du roi Léopold, les troupes alliées se trouvant dans le Nord furent placées dans une situation des plus graves et durent entreprendre une retraite désespérée dans un étroit corridor en direction de Dunkerque.

*M. Gordon Waterfield parle ici de la censure française et montre comment, alors que le monde entier aurait dû être renseigné sur les besoins de la France en matériel, seules des informations optimistes pouvaient être communiquées à l'étranger. L'auteur décrit ensuite une visite qu'il fit au général Buisson, commandant d'une division motorisée française à Attigny, lequel fit preuve à l'endroit de la guerre d'un optimisme que l'auteur considère comme la meilleure preuve qu'une grande partie des chefs français n'avaient pas une claire notion des événements qui se déroulaient.*

Les Allemands avaient déclenché une violente attaque à l'Ouest, à Rethel, lorsque je rendis visite à une division d'infanterie commandée par le général Delattre. Avec ce qui restait d'un certain nombre de regiments fameux qui battaient en retraite après la trouée de la Meuse, le général Delattre avait constitué un corps d'hommes au moyen duquel il se proposait d'arrêter l'avance allemande en direction de Rethel pendant le temps nécessaire aux Français pour détruire les ponts de l'Aisne ainsi que divers travaux de fortifications. Pendant sept jours, les hommes du général Delattre tinrent désespérément dans une poche entre Château-Porcien et Rethel, au nord de l'Aisne, après quoi ils continuèrent à combattre dans la ville elle-même. La bataille qu'ils livrèrent ainsi fut désignée sous le nom de « bataille des cimetières », étant donné qu'à Rethel il existait un cimetière français et un cimetière allemand datant de l'autre guerre.

Cette défense héroïque des hommes du général Delattre gêna le programme établi par les Allemands en ce qui concerne leur avance. On peut se faire une idée de la minutie avec laquelle celle-ci était organisée par la capture du policier allemand chargé de la réglementation du trafic à Rethel. Des policiers du même genre étaient envoyés dans toutes les grandes villes de façon à rendre aussi rapide que possible le passage des colonnes motorisées. Sur les prisonniers, au nombre desquels se trouvait un colonel, on trouva des documents montrant que l'objectif visé par les Allemands était la ville de Reims. A la suite de la résistance rencontrée sur l'Aisne, les Allemands modifièrent leurs plans et se dirigèrent plus à l'ouest. De toutes parts parvenaient des protestations contre Delattre, émanant de chefs de corps qui se plaignaient de ce que le général leur avait pris leurs troupes. Ils ignoraient qu'au moment où les troupes en question furent groupées par le général Delattre, elles battaient en retraite sans ordre et étaient à la recherche d'un chef. Ils ignoraient, de même, que l'initiative du général avait permis d'arrêter l'avance de l'ennemi.

« Le meilleur larcin que j'ai commis, nous avoua le général Delattre est celui à la suite duquel j'ai pu mettre la main sur trois tanks français qui s'étaient séparés de leur unité à la suite de légers dommages. Ceux qui montaient les tanks en question acceptèrent de combattre sous mes ordres et ils furent réellement magnifiques. Je me demande si nous aurions réussi à tenir en respect l'ennemi si ces trois tanks n'avaient pas été là. Le commandant de l'unité à laquelle ils appartenaient déploya, en tout cas, des efforts désespérés en vue de les faire revenir en arrière. Ils refusèrent, heureusement pour nous. Lorsque les exploits accomplis par eux furent connus dans la région, d'autres tanks vinrent se joindre à nous. Ce qui fait qu'au bout de très peu de temps, nous disposions de quatorze tanks ! »

Il est vraiment regrettable qu'il n'y ait pas eu en France un certain nombre de généraux dans le genre du général Delattre. La propre division de Delattre défendait l'Aisne, beaucoup plus à l'est. Elle avait à faire face à un front de vingt milles, ce qui représente une distance considérable pour quelque douze mille hommes...

Le général Delattre nous déclara que l'infanterie allemande subit des pertes très lourdes dans ce secteur de l'Aisne. Les fantassins allemands se lançaient à l'attaque comme des sauvages. Dans un grand nombre de cas, ils ne prenaient même pas la peine d'user de leurs armes, considérant sans doute que le fait de pousser de grands cris était suffisant pour faire reculer l'ennemi. Le général Delattre était convaincu que cet état d'excitation collective était certainement suivi par des périodes de lassitude et d'abattement qu'il aurait été profitable d'exploiter. Au cours de la première attaque, deux mille cinq cents obus furent tirés par les Français en l'espace de dix minutes, causant de terribles ravages dans les rangs ennemis. Un grand nombre d'actes de bravoure furent enregistrés.

*M. Gordon Waterfield raconte ici comment un jeune officier français, le lieutenant Gehin, fraîchement émoulu de Saint-Cyr résista dans une ferme où il se trouvait à la tête d'une poignée d'hommes à quatre cents Allemands. Le lieutenant Gehin, non seulement tint tête à l'ennemi pendant plus de douze heures, mais il infligea des pertes appréciables aux assaillants qu'il força, en définitive, à se retirer.*

Avec de tels hommes, avec de tels chefs, la France aurait dû, normalement, tenir devant la poussée allemande, et cela en dépit du manque flagrant d'avions et de tanks. Des attaques étaient menées simultanément par les Allemands sur toute l'étendue d'un front de cent vingt milles, allant de la mer à Montmédy. Sur tous les points où s'exerçait leur poussée, les Allemands subissaient des pertes considérables, spécialement dans la région de Montmédy où ils essayèrent à plusieurs reprises de contourner la ligne Maginot. Les Français commençaient à peine, cependant, à reprendre confiance après la trouée à travers la Meuse et ils avaient eu tout juste le temps de constituer une ligne de défense, qu'éclata comme une bombe la nouvelle de la reddition de l'armée belge, sur l'ordre du roi Léopold. L'annonce de cette reddition, faite le 28 mai à huit heures et demie du matin par Paul Reynaud à la radio, causa un choc terrible à l'armée et au peuple français. Une fois de plus, on cria partout : « Nous sommes trahis ! », chose que l'on avait déclarée à plusieurs reprises après la trouée à travers la Meuse. La nouvelle donnée par Paul Reynaud fut entendue dans des milliers de cafés et de maisons, à travers la France. Je me trouvais justement dans un de ces cafés au moment même où le président du Conseil devait prendre la parole. Le propriétaire de l'établissement se trouvait derrière son comptoir. Sa femme et une dame de ses amies se trouvaient au fond de la salle. Comme j'entamais mon café, Paul Reynaud commença à parler. Ses premiers mots : « Je dois informer le peuple français d'un événement grave », nous firent demeurer immobiles, l'attention fiévreusement tendue dans l'attente de ce qui allait suivre. « La France, poursuivit l'homme d'Etat, ne peut plus compter sur l'aide de l'armée belge... »

Les deux femmes, au fond de la salle, poussèrent un grand cri. Mais personne ne dit un mot. La voix, transmise par l'appareil, continua : « L'armée française et l'armée anglaise combattent à présent toutes seules contre l'ennemi dans le Nord. Vous savez quelle situation intervint à la suite de la rupture de notre front le 14 mai. L'armée allemande s'infiltra à travers nos armées, lesquelles se trouvèrent ainsi divisées en deux groupes, l'un au nord, l'autre au sud. Dans le sud se trouvent des divisions françaises tenant un nouveau front qui suit la Somme et l'Aisne et rejoint la ligne Maginot demeurée intacte. Au nord se trouvait un groupe de trois armées placées sous le commandement du général Blanchard et ravitaillées par la voie de Dunkerque. Au sud et à l'ouest, la défense de ce port était assurée par les armées française et anglaise. La défense du côté nord, incombait à l'armée belge... C'est cette même armée belge qui, au plus fort de la bataille, s'est rendue sur l'ordre de son roi, sans conditions et sans avertir les chefs français et anglais qui combattaient à ses côtés, ouvrant ainsi la route de Dunkerque aux divisions de l'ennemi. »

Les deux femmes éclatèrent en sanglots, criant : « Les salauds ! Les salauds ! » Entre temps, Reynaud poursuivait son discours, prononçant des phrases plus amères encore : « Il y a dix-huit jours à peine, le même roi Léopold nous adressa un suprême appel à l'aide. A cet appel, nous répondîmes conformément à un plan arrêté par les états-majors alliés au mois de décembre. Et voici qu'au milieu de la bataille, le roi des Belges qui, jusqu'au 10 mai, affectait d'attacher la même valeur à la parole de l'Allemagne qu'à celle des Alliés, dépose les armes, sans aviser le général Blanchard, sans donner la moindre pensée aux soldats anglais et français qui ont volé au secours de son pays. C'est là un fait sans précédent dans l'histoire.

« Le gouvernement belge vient de m'informer que la décision du roi fut prise contre le sentiment unanime de ses ministres responsables. Il a ajouté qu'il a résolu de placer au service de la cause commune toutes les forces belges dont il dispose. Le gouvernement belge désire, notamment, lever une armée nouvelle qui collaborera avec l'armée française.

« C'est à nos soldats que je pense. Ces soldats peuvent dire que leur honneur est intact. Nos soldats accomplissent chaque jour un magnifique travail au front. Durant ces dix-huit jours de combat, ils ont donné des milliers d'exemples d'héroïsme. Les jeunes généraux français, qui viennent de succéder à leurs aînés, se sont déjà couverts de gloire. Nos chefs et nos soldats forment un bloc dans lequel le pays a une entière confiance et qui provoquera, demain, l'admiration du monde. Nous savions que des jours sombres allaient venir. Ils sont venus

« La France a été envahie des centaines de fois. Elle n'a jamais été battue. Que nos courageuses populations du Nord se souviennent de cela. C'est au cours de ces épreuves que se forgera la nouvelle âme de la France, d'une France qui sera plus grande qu'elle ne l'a jamais été. Sur la nouvelle ligne de défense que notre grand chef Weygand a, en plein accord avec le maréchal Pétain, établie sur la Somme et sur l'Aisne, nous tiendrons tout le temps qu'il faudra. Et, parce que nous tiendrons, nous vaincrons... »

* * *

« Où sont nos aéroplanes ? » Telle est la question que tant les militaires que les civils posaient en toutes occasions. Il était assez difficile de ne pas être démoralisé lorsqu'on voyait les avions allemands aller, venir et s'amuser dans le ciel français avec la même aisance que s'il s'était agi de leur propre ciel. L'aviation française se trouvait malheureusement dans l'impossibilité de réagir, car les appareils français se trouvaient, vis-à-vis des appareils allemands, au point de vue nombre, dans la proportion de un à dix. Sans être inquiétés le moins du monde, les appareils allemands bombardaient les lignes de communications à l'arrière du front ; ils bombardaient les colonnes sur les routes, parvenant souvent à décimer les régiments avant leur arrivée dans les premières lignes. Ils passaient et repassaient sur les têtes des combattants, au front. Ils bombardaient les villes et les villages de France. Ils mitraillaient les réfugiés sur les routes...

Le commandement de l'Air français désirait voir le monde entier, et notamment les Etats-Unis d'Amérique, au courant de la situation grave dans laquelle l'aviation française se trouvait. Vers la fin du mois de mai, les correspondants de guerre furent reçus à Chantilly par le général commandant le secteur aérien du Nord ainsi que par deux autres généraux aviateurs. Ces trois chefs nous firent une conférence sur le combat désespéré que livrait l'aviation française, insistant à plusieurs reprises sur la proportion de un à dix dont j'ai parlé tout à l'heure. Malheureusement, quand nous fîmes mention de cette proportion dans les récits que nous adressâmes à nos journaux, le passage fut impitoyablement coupé par la censure.

Le personnel de l'Air français était excellent, mais les appareils dont il faisait usage étaient très lents. Les Morane de chasse avaient très peu de chance contre les Messerschmidts. Ce n'est que vers la fin de la bataille de France que les appareils américains commencèrent à arriver en petit nombre. Chaque armée avait ses propres escadrilles d'avions de combat destinés à protéger les troupes, mais ces avions étaient en petit nombre et, comparativement aux appareils ennemis, ils ne disposaient que de très peu de munitions. Le jour où les Allemands envahirent la Hollande, la Belgique et le Luxembourg, ils bombardèrent la France pour la première fois. Ils savaient exactement où était situé chaque aérodrome et la plupart d'entre eux furent attaqués à l'aube du 10 mai. J'étais à Nancy au moment où les Allemands bombardèrent la ville, détruisant par la même occasion une dizaine d'avions au sol à l'aérodrome de Toul, proche de la cité. La plupart des aérodromes connurent des attaques et des pertes similaires. Les aérodromes français continuèrent à être attaqués par la suite. Les raids se suivant à intervalles rapprochés, le commandement de l'Air décida de transférer les appareils, soit d'un aérodrome à l'autre, soit à des champs d'aviation nouvellement créés. Les transferts se suivaient avec rapidité. Cela provoqua la désorganisation de l'aviation à un moment où celle-ci aurait dû, au contraire, donner le maximum.

*M. Gordon Waterfield fait ici le récit d'un de ces transferts d'appareils, tel qu'il lui a été raconté par un officier attaché à l'aérodrome de Chartres. Chaque fois que des avions devaient être transférés sur un autre terrain, le personnel attaché à l'aérodrome suivait en train ou en camion. Or, le bombardement intensif des voies de communications par les Allemands retardait leur arrivée ou l'empêchait tout à fait. Il arriva souvent que, lorsque le personnel atteignait enfin l'aérodrome, les avions l'avaient déjà quitté pour un nouveau terrain. L'auteur raconte également comment, grâce à l'obligeance d'un officier supérieur français, il put survoler les lignes allemandes, après avoir passé au-dessus de Saint-Quentin, de Cambrai et d'Amiens en flammes.*

(à suivre)



Inférieurs en quantité, mais non en bravoure, les chars d'assaut français combattirent partout héroïquement. Sous les ordres du général Delattre, trois tanks tinrent en respect un ennemi supérieur en nombre, coriace, décidé et attaquant avec fureur et acharnement.

# *Images d'Egypte*

*S.M. la Reine Farida et S.M. la Reine Nazli à la soirée de gala du cinéma Studio Misr*

S.M. la Reine Farida, S.M. la Reine Nazli et S.A.R. la Princesse Faïza, entourées de princesses et de Leurs dames d'honneur, ont honoré de Leur présence la soirée de gala donnée lundi soir, par le Cinéma Studio Misr, au profit du Croissant-Rouge égyptien et de la Croix-Rouge anglaise. La brillante audience réserva aux invités royaux un accueil chaleureux.

**(Photo Riad Chehata)**

*Au Palais des Beaux-Arts.* — Jeudi matin, S.E. Hussein Haykal pacha a inauguré la 3e « Exposition des élèves », organisée, ainsi que chaque année, par l'Union des Professeurs de dessin, au Palais des Beaux-Arts. L'Exposition attire beaucoup de visiteurs, parmi lesquels on remarque des militaires.



Lady Lampson entourée de quelques-unes des actives et charmantes exposantes.

## *Le Salon annuel du "Cairo Women's Club"*

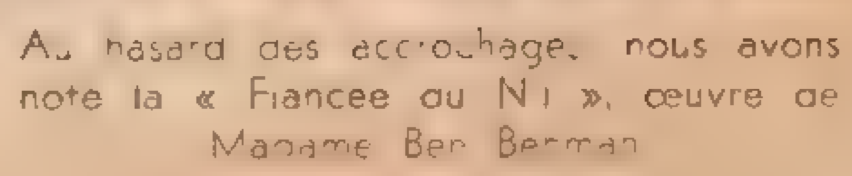
Lundi après-midi, en présence d'une foule de personnalités, Lady Lampson a inauguré le Salon annuel du « Cairo Women's Club ».

Cette année, les artistes femmes, désireuses, elles aussi, de contribuer aux œuvres du Croissant et des diverses Croix-Rouges, ont offert de nombreuses toiles. Les visiteurs n'ont pas voulu demeurer en reste et nombreux furent ceux qui s'en retournèrent possesseurs d'une belle nature morte ou d'un portrait.

Parmi les acquéreurs, citons, au hasard, Lady Lampson, Mme Hussein Sirry pacha, Mme Capsalis, Mme Henry Naus bey, Mme Georges Wissa pacha, Miss Van Dyck, Mme Hoffman, Fouad Abaza pacha, Mohamed Abdel Moneim Riad bey, etc.



Le panneau des œuvres offertes par les artistes au bénéfice du Croissant Rouge égyptien et les Croix-Rouges anglaise et grecque retient l'attention de l'amateur. En achetant ces œuvres, ce dernier aura joint l'utile à l'agréable.



Au hasard des accrochages, nous avons noté la « Fiancée du Nil », œuvre de Madame Ben Berman.

# CETTE SEMAINE

## PETITES NOUVELLES

*Basil Rathbone est grand-père... Son fils, qui s'était marié il y a quelques mois de cela, est l'heureux père d'un délicieux garçonnet qui a reçu — noblesse oblige — les nom et prénoms de Basil, John, Patrick, Rathbone.*

* * *

*Dès qu'il aura terminé son film « We are not alone », Joel McCrea partira vers les mers du Sud, dans son nouveau yacht qu'il a baptisé « Frances », du nom de sa femme Frances Dee.*

* * *

*Don Ameche s'est évanoui brusquement l'autre jour au studio. Le médecin, appelé d'urgence a diagnostiqué un surmenage nerveux et a prescrit une cure de repos complet au sympathique jeune premier.*

* * *

*Henry Fonda et Richard Greene se sont adjugés le titre de champions de natation de Hollywood. Ils se sont livrés à des exhibitions au « Palm spring swimming pool » et ont étonné tout le monde par leur connaissance parfaite des divers plongeons.*

* * *

*Merle Oberon — Mrs. Alexander Korda pour ses intimes — va revenir en Amérique et tournera un film pour la M.G.M. On sait que la jeune vedette réside maintenant définitivement en Angleterre.*

* * *

*Le mariage de Cary Grant et de Phyllis Brooks n'est plus qu'une question de jours. Il paraît que Cary a offert dernièrement une grosse bague en brillants à « la dame de ses pensées », qui la porte au doigt réservé généralement à la bague de fiançailles...*

* * *

*Laurence Olivier et Vivien Leigh, qui avaient connu un succès foudroyant à Broadway, où ils jouaient « Roméo et Juliette », sont de retour à Hollywood et se préparent à tourner, dès qu'un scénario leur aura convenu. Depuis son succès de « Rebecca ». Laurence rêve de tourner encore des films de ce genre, où il aurait la possibilité de donner libre cours à son talent dramatique.*

* * *

*James Cagney vient de terminer son nouveau film « Strawberry Blonde », tiré du roman « One Sunday afternoon ».*

* * *

*Joe McCrea et Ellen Drew, qui fit une création si caractéristique dans « French without Tears », se trouvent actuellement près du lac Arrowhead (Californie) où ils tournent les « extérieurs » de « Reaching for the Sun ». Ce film est dirigé par William Wellman.*



DEANNA DURBIN DANS SON NOUVEAU FILM « SPRING PARADE »

C'est tout Vienne — Vienne de 1896 [illegible] dans « Spring Parade » [illegible] production musicale [illegible] Dans [illegible] de la petite paysanne [illegible] tances curieuses entre à la Cour de l'Empereur Deanna Durbin fait une création dont le souvenir restera dans tous les cœurs.

## PETIT COURRIER

**Mimi**

Maureen O'Hara est Irlandaise. Elle était la vedette du « Dublin Gate Theater » où Charles Laughton la découvrit alors qu'il cherchait une partenaire pour son fameux «Jamaica Inn». Elle tourna également, avec lui, dans « Notre-Dame de Paris ».

**Mickey et Minnie**

C'est vous, Mickey, qui gagnez votre pari. Bien qu'il ait eu 29 ans en 1914 (il est né en 1885), Sacha Guitry n'a pas « fait » l'autre guerre. Je ne saurai vous en dire la raison.

**Freddy-le-désossé**

Il est exact que Fred Astaire ait eu des démêlés avec les autorités allemandes ; mais cela remonte à deux ans. Voici les faits : Vous savez que Fred s'appelle, de son véritable nom : Frederich Austerlitz — tout comme une victoire de Napoléon — et est d'origine allemande, ou plutôt sudète. Son père a, en effet, quitté il y a près de quarante ans son pays d'origine situé au bord de l'Elau pour chercher fortune en Californie. C'est là qu'il rencontra Fraulein Ann Geilus, également issue d'une famille d'émigrés, et l'épousa. Depuis lors, les Austerlitz se sont naturalisés américains. Cela n'empêcha pas que les grands-parents de Fred ne restent [illegible] qu'ils étaient. Jusqu'en octobre 39 où Hitler prit en mains les destinées des Sudètes. Le grand-père Austerlitz dut emporter ses pénates ailleurs — en Yougoslavie, je crois — et Fred Astaire se vit signifier par un rapport de l'ambassade que les terres improductives rédimées à l'Allemagne étaient saisies par cette puissance. Fred s'en vengea en faisant une pirouette et en haussant les épaules. Et voilà toute l'histoire.

# A HOLLYWOOD

# *L'artiste n'est qu'une écolière*

*dit*

## *Claudette Colbert*

Lorsqu'elle jette un coup d'œil en arrière et considère sa carrière cinématographique, Claudette Colbert est bien forcée d'admettre qu'être vedette n'est rien moins qu'être une écolière consciencieuse !

— « Le jeu devant la caméra, déclare-t-elle, n'est qu'une toute petite partie de l'enseignement continuel que l'artiste doit subir. Tous les comédiens sont dans le même cas. Et, tous, nous passons notre temps à apprendre, toujours et sans cesse, quelque chose de nouveau.

Ce qui, plus que toute autre chose, me tient alerte, c'est la pratique courante de tous les sports : le cheval, l'auto, la chasse, le patinage, le ski et des quantités d'autres que j'ai dû moi-même apprendre tant bien que mal !

Chaque fois qu'une vedette entreprend un nouveau film, il est bien rare qu'elle n'ait pas quelque nouveauté à apprendre. »

Ainsi, parmi tous les films qui l'ont dressée ». « A Paris tous les trois » est certainement celui qui lui a donné le plus de mal. Pour plusieurs scènes de sports d'hiver avec Melvyn Douglas et Robert Young, elle dut apprendre successivement le patinage sur glace, qu'elle avait vaguement pratiqué, comme tout le monde, lorsqu'elle était encore enfant. En outre, elle dut s'initier aux dangereux mystères du ski, du bobsleigh et du skijoring...

— « Le skijoring est le plus périlleux de tous les sports, confie-t-elle. Vous savez en quoi cela consiste. On tient les rênes d'un cheval qui galope devant vous, et vous devez concentrer toute votre attention à conserver votre équilibre et à éviter soigneusement les racines et les bosses du chemin de neige sur lequel vous glissez à toute allure.

« Après être tombée un nombre incalculable de fois, de façon plus ou moins ridicule, je dus admettre que le ski était en vérité le moins gracieux de tous les sports ! Essayez un peu pour voir de vous attacher aux pieds ces maudites planches et tâchez avec cela, si vous n'êtes pas une habituée de Mégève ou de Sestrière, d'être gracieuse ; vous verrez comme c'est facile ! Cela est encore possible lorsqu'il s'agit de se laisser glisser le long d'une pente douce. Mais lorsqu'il s'agit de marcher ou de grimper, je trouve que cela manque vraiment de charme à tous les points de vue ! »

Claudette Colbert déclare également que, dès ses premiers films, elle dut apprendre un tas de choses qu'elle ne connaissait pas. Pour « Le Réquisitoire », elle dut apprendre à conduire une auto. « Four Frightened People » l'initia aux mystères de la natation. Mondes privés » lui inculqua quelques notions élémentaires de médecine et de pratique des instruments médicaux. Et ainsi de suite...

« Une « écolière », termine dans un sourire Claudette Colbert. Voilà ce que je suis depuis que je suis artiste de cinéma ! »

Et cependant ses connaissances générales doivent être très étendues maintenant, si nous considérons le nombre incalculable de films qu'elle a déjà tournés depuis.



# *Il n'y a pas de femmes fatales*

*par*

## *Melvyn Douglas*

Il n'y a pas de femme fatale, fatale dans le sens qu'elle attire tout homme jeune ou vieux, dès qu'il l'aperçoit. On croit un peu trop facilement qu'il existe des femmes qui ont le pouvoir d'enchaîner les hommes qu'elles rencontrent, et cela sans le moindre effort — des femmes dont le charme est si prenant que tout homme tombe à leurs pieds, comme devant une divinité.

Je doute qu'une telle femme ait jamais existé. La réputation de Cleopâtre a certainement été surfaite, grâce à l'imagination des historiens et, surtout, grâce au temps qui jette un voile de mystère sur toutes les célébrités d'antan.

Pour ma part, je n'ai jamais rencontré une femme fatale qui aurait pu m'asservir. Et cela, non pas parce que je suis insensible au charme féminin, mais parce que, tout simplement, je n'ai jamais rencontré une pareille femme. Aucune femme ne peut être l'idéal de tous les hommes ; il n'y a pas de déesses sur terre.

Tel trait de caractère que vous admirez chez les unes, vous déplaira chez les autres.

La seule femme qui compte pour un homme est celle qui répond à certaines de ses qualités profondes et qui sait devenir le complément de sa personnalité.

Cette femme lui donne l'amour de la vie et, avec le désir de la perfection l'ambition d'arriver.

Je nie qu'il y ait des femmes fatales, mais j'admets qu'il s'en trouve qui font une impression profonde sur les hommes. D'habitude, ce sont des femmes ayant infiniment de charme, beaucoup de vie et une âme.

Ce sont de ces femmes-là dont les hommes se souviennent longtemps après que la flamme de jeunesse se soit éteinte...

NOS CONTES

# UN EMULE DE SHERLOCK

— Vite la police ! hurlait au téléphone le duc de Broadwater, la police !

— Doucement, ne vous emportez pas, fit, à l'autre bout du fil, la téléphoniste, de son ton le plus calme.

— Ne pas m'emporter ! s'exclama le duc hors de lui, vous en avez de bonnes, ma petite ! Donnez-moi vite la police : mon maître d'hôtel a été assassiné !

— Oh ! prononça la jeune fille horrifiée.

Une seconde plus tard, la communication était donnée.

— Qui est là ? articula péniblement le sergent Maffle, encore à moitié endormi.

— C'est le duc de Broadwater. Venez vite : mon maître d'hôtel...

— Une minute, s'il vous plaît. Je prends mon crayon... Vous dites le maître d'hôtel de Monsieur Bugwater...

— Non ! interrompit le duc avec force. Le duc de Broadwater ! Mon maître d'hôtel a été trouvé mort dans la bibliothèque, un couteau dans le dos.

Le sergent Maffle se réveilla tout à fait. Un meurtre ! Un vrai meurtre ! Le maître d'hôtel du duc de Broadwater assassiné ! Pourquoi n'était-ce point le duc lui-même ? L'affaire aurait été beaucoup plus retentissante ! Il tira sa montre : minuit moins cinq. Fichu service !

Il enfila rapidement son veston, décrocha son casque et, un instant plus tard, il pédalait furieusement dans la direction de Broadwater Abbey.

Comme il passait près du cottage du constable Perkins, il descendit et envoya une poignée de sable dans les carreaux de son subordonné.

Au bout d'un moment, la tête de Perkins apparut à la fenêtre.

— Dépêchez-vous de vous habiller, Perkins, fit rapidement le sergent. Il y a eu un assassinat à Broadwater. Suivez-moi le plus tôt possible.

Et Maffle enfourcha de nouveau sa bicyclette.

— Vous en avez mis du temps, vous, fit le valet, à moitié vêtu, qui vint ouvrir. Il y a déjà dix bonnes minutes que le chef constable est là. Monsieur le Duc l'avait prévenu en même temps que vous.

Le sergent étouffa un juron. Le chef constable avait bien besoin de venir fourrer son nez dans cette affaire, afin d'enlever aux pauvres diables tout espoir d'avancement...

— Vous voilà donc, Sergent Maffle, fit le major Ringer, debout dans la bibliothèque, en compagnie du duc. Une sale affaire, hein !

Maffle aperçut à terre le corps du malheureux domestique.

— J'ai téléphoné à Scotland Yard. Ils seront là dans une demi-heure, poursuivit Ringer. Pour le moment, nous n'avons pas grand'chose à faire ici.

Maffle frémit de rage et d'impuissance. Il aurait assommé le major s'il s'était trouvé un instrument quelconque à portée de sa main.

Appeler Scotland Yard ! Pourquoi ne pas essayer de démêler soi-même l'affaire ? Pour une fois qu'un assassinat se commet dans ce tranquille district, avoir recours à Scotland Yard ! La police locale était donc incapable de résoudre la moindre question en dehors de la routine habituelle !

— Je ne serais guère surpris d'apprendre, fit le duc, que nous nous trouvons en face d'un crime passionnel. Banter, mon pauvre maître d'hôtel, m'a avoué l'autre jour qu'il était sur le point de se marier. Etant occupé à ce moment-là, je ne prêtai guère attention à la nouvelle et lui demandai de remettre à plus tard cette conversation. Cependant, j'ai cru comprendre que celle qu'il désirait épouser faisait partie du personnel de la maison.

— Je pense qu'il serait nécessaire de questionner les domestiques, fit le sergent en lançant un regard suppliant à son chef. Le « Yard » prendra l'affaire en main quand ces messieurs seront là. N'oublions pas que chaque minute qui passe est infiniment précieuse.

Ringer fit un signe d'assentiment.

Maffle respira allègrement et s'empressa de tirer le cordon de la sonnette.

Le pauvre sergent en quête d'avancement comprenait parfaitement qu'il devait se presser, les hommes de Scotland Yard ne devant plus guère tarder à venir.

Les domestiques furent appelés à tour de rôle, dans la pièce contiguë à la bibliothèque.

— En effet, répondit le valet de pied Charles, à la question que lui posa le sergent, Banter nous a fait part dernièrement de son mariage avec Agnès, la cuisinière. Il y a déjà assez longtemps qu'il pense à elle, mais la nouvelle nous a surpris, car nous étions tous convaincus qu'elle finirait par épouser l' « autre » type.

— Quel « autre » type ? demanda Maffle, en lançant au domestique un regard perçant.

Charles parut soudain gêné.

— Je ne voudrais pas être indiscret, finit-il par avouer, après une légère hésitation, mais nous savons tous ici qu'Agnès donne des rendez-vous à un individu qui habite le village. Elle se fait même quelquefois accompagner par lui au cinéma, en ville, durant ses sorties. En dehors du malheureux Banter, presque tout le personnel est au courant de cette intrigue. Cependant, la fine mouche est arrivée à tenir son autre soupirant éloigné d'ici, afin de ne pas provoquer la jalousie de son fiancé. Dans tous les cas, je vous avouerais franchement, messieurs, que je n'apprécie guère les filles du genre d'Agnès, ajouta le valet de pied, avec une grimace où se lisait le mépris. Elles ont le don de mettre la perturbation partout où elles passent.

Charles fut remplacé aussitôt par un autre, qui tint à peu près le même langage.

Tout le personnel défila bientôt devant les policiers, qui ne purent en tirer grand'chose. Les uns désapprouvaient ouvertement la conduite d'Agnès, les autres paraissaient complètement envoûtés par son charme.

Cependant, aucun d'eux ne donna le moindre indice qui permît d'identifier l'autre soupirant.

Ce fut bientôt le tour de la jeune cuisinière de comparaître devant les policiers.

Maffle était résolu à la traiter avec douceur et mansuétude, à cause des circonstances, mais il changea complètement d'avis dès son apparition.

— Tiens, tiens, il me semble vous avoir déjà vue, fit-il en la dévisageant. N'auriez-vous pas passé quelque temps dans les cuisines de la prison de Netherby ?

— En effet, fit la jeune personne, en lui lançant un regard de côté. J'avais été condamnée à six mois pour bigamie. Moi aussi je vous reconnais très bien.

Le sergent fit un effort méritoire pour dissimuler une grimace de dégoût.

La femme était une coquine de la pire espèce. Très consciente de ses charmes, elle trouvait toujours moyen de se faire courtiser par quelque domestique de grande maison, d'âge mûr mais de cœur candide, et suffisamment pourvu sous le rapport des économies.

Par deux fois déjà, elle avait été condamnée pour bigamie, s'étant trouvée dans l'obligation de reconvoler en justes noces avant d'avoir pu se débarrasser par un divorce du malheureux qu'elle venait de plumer.

Agnès fut également questionnée au sujet de l'« autre » amoureux, sans plus de succès.

Accuser la jeune cuisinière de l'assassinat du maître d'hôtel était chose impossible, l'alibi qu'elle fournissait paraissant irréfutable.

Le sergent Maffle était comme sur des charbons ardents. Pourrait-il jamais trouver la clef de l'énigme avant l'arrivée de ces damnés diables de Scotland Yard ?

Deux coups discrets frappés à la vitre de la porte-fenêtre le tirèrent de sa méditation. Il alla ouvrir, maugréant contre l'importun.

— Je m'excuse de mon retard, sergent, déclara Perkins en entrant, mais cette maudite bicyclette me joue de vilains tours. Personne ne répondant à mon coup de sonnette, je pris la liberté de venir par là, le black-out imparfait me laissant voir une petite lueur.

Perkins tourna la tête vers la bibliothèque et eut un geste significatif :

— Avez-vous découvert une piste quelconque ? ajouta-t-il.

Le sergent Maffle allait répondre, quand un bruit de moteur se fit entendre au dehors.

— Voilà nos hommes enfin, dit-il en souriant.

Les policiers faisaient déjà leur apparition.

Quelques minutes plus tôt, Maffle les aurait accueillis avec amertume. Mais leur présence maintenant ajoutait à son triomphe.

— Vous arrivez juste à temps, messieurs, fit-il en désignant Perkins d'un geste théâtral. Voici l'assassin.

.........................

— Il a fait des aveux complets, déclara le chef constable, alors qu'il quittait la maison.

Et comme Maffle s'apprêtait à enfourcher sa bicyclette :

— Comment avez-vous su que c'était lui le coupable ? *Que c'était lui l'« autre » ?*

Maffle esquissa un sourire victorieux :

— *Et comment a-t-il pu savoir, lui, que le corps se trouvait dans la bibliothèque ?*

(*Adapté de l'anglais*)

# L'ECONOMIE EGYPTIENNE DEPUIS LA GUERRE

Peut-être est-il temps aujourd'hui de dresser le bilan de l'économie égyptienne depuis la guerre.

*Des chiffres, publiés l'autre jour par la presse quotidienne, signalaient qu'au cours de l'année 1940 la balance commerciale visible de l'Egypte avait été favorable dans la proportion de trente millions de livres.*

*Les chiffres sont là, éloquents :*

| | L.E. |
|---|---|
| Achats de coton par la Commission britannique au 31 décembre 1940 | 15.000.000 |
| Dépenses des forces britanniques en Egypte en 1940 | 17.000.000 |
| Exportations de produits égyptiens (d'après les statistiques douanières) en 1940 | 28.522.000 |
| Droits de quai, de port, etc. | 1.000.000 |
| Frais de transport et emmagasinage du coton acheté par le gouvernement britannique. | 500.000 |
| TOTAL | 62.022.000 |

*De ce chiffre, il y a lieu de déduire les sommes payées pour les produits importés en 1940 et qui s'élèvent à 31.577.000 livres, ce qui laisse une balance favorable nette de 30.445.000 livres.*

*Ceci est certainement déjà fort appréciable, mais les profits non visibles retirés de la situation actuelle ne sont pas moins considérables.*

*L'industrie égyptienne s'est considérablement raffermie, et, à moins que l'impôt sur les bénéfices extraordinaires ne la taxe d'une façon trop lourde, elle sera à même d'accumuler d'importantes réserves, qui l'aideront à se stabiliser, même lorsque la guerre sera terminée.*

*D'autre part, cette industrie a gagné plusieurs marchés orientaux qui, normalement, devraient lui rester après la guerre. Ainsi, à l'heure actuelle, nous exportons du sucre, des cotonnades, des soieries dans les pays voisins. Ce sont là des marchés nouveaux acquis à l'industrie égyptienne naissante.*

*D'autre part, la consommation des produits locaux — faute de pouvoir effectuer librement des importations — augmente de jour en jour. Il n'y a pas de raison, si l'industrie locale peut produire et vendre aux mêmes prix que les fabriques étrangères, que cet état de choses change une fois la guerre finie.*

*Dans ce domaine, donc, la situation est également saine et florissante et permet d'espérer un avenir brillant.*

*Du côté agricole, il est vrai, il en va autrement.*

*Le gouvernement fait de son mieux pour amener les cultivateurs à remplacer le coton par du lin, des légumes, des fruits, du blé, dont la vente est facile dans le pays et les contrées voisines, et qui sont d'un rapport supérieur au coton. Voilà pourquoi la loi interdisant la culture du coton après les récoltes d'hiver a été promulguée.*

*Mais si les temps pour l'agriculture sont difficiles, en raison de la guerre, il est permis de croire que, comme en 1919, une fois les hostilités terminées, une poussée des prix se fera sentir dont profitera sensiblement l'Egypte.*

*Venons-en, cependant, à la période actuelle.*

*La situation commerciale est plus que satisfaisante, nous l'avons vu, par suite des achats massifs de produits égyptiens — surtout de denrées alimentaires — effectués par les forces britanniques. Les dépenses anglaises se sont chiffrées à 17 millions en 1940. Avec le renforcement des forces britanniques dans ce coin du globe, il est certain que ces dépenses augmenteront encore.*

*Il y a même à craindre, comme nous l'avons dit dans de précédentes chroniques, que ces dépenses n'entraînent une telle augmentation de la circulation fiduciaire qu'elles finiront par provoquer une hausse sensible.*

*Pour l'approvisionnement, grâce aux stocks accumulés avant l'entrée de l'Italie en guerre, lorsque les communications étaient presque normales, l'Egypte n'a pas eu jusqu'ici à souffrir d'un manque de produits essentiels.*

*Mais il devient de plus en plus évident qu'au fur et à mesure que les mois passent les stocks s'épuisent et deviennent difficiles à remplacer.*

*Ainsi, on ne trouve plus certains produits et spécialités pharmaceutiques, des engrais chimiques, certains métaux, des machines, des accessoires d'autos avec la même facilité qu'autrefois. Le gouvernement, cependant, s'est préoccupé de cette question et sa politique consistera, sans doute, à l'avenir, à encourager les importations d'Amérique par voie d'Extrême-Orient. C'est dans ce but qu'il a nommé Me Anis Azer, comme représentant commercial à New-York.*

*D'un autre côté, l'industrie chimique et pharmaceutique de Palestine, profitant de cet état de choses, s'est développée et aidera dans une certaine mesure à assurer l'approvisionnement de l'Egypte.*

*Pour le commerce extérieur, la situation, nous l'avons dit, paraît moins satisfaisante. Le blocus, le manque de fret ne nous permettent pas d'exporter, pour le moment, nos produits agricoles vers leurs marchés naturels. Mais nos relations commerciales avec la Grande-Bretagne, dont la monnaie est presque identique à la nôtre, se sont considérablement accrues.*

*Enfin, nous avons trouvé de nouveaux débouchés, tant pour les achats que pour les ventes, comme le Brésil, la Yougoslavie (qui nous propose du bois contre du coton), les Etats-Unis et d'autres pays.*

*Mais dans ce domaine, tant que durera la guerre, il faudra à l'Egypte l'aide précieuse de l'Angleterre, surtout pour sa principale récolte : le coton.*

*En ce qui concerne les importations, tout est basé sur le fret, car on peut importer d'Amérique tous les produits manufacturés dont le pays a besoin. D'ailleurs, au cours du premier semestre de 1940 — l'Italie n'était pas encore en guerre — nos importations d'Amérique ont été de L.E. 2.513.000 contre 1.200.000 livres durant la même période de l'année précédente, soit plus du double !*

*Maintenant, pour ce qui a trait aux prix, une hausse sensible s'est manifestée dans tous les domaines, même dans les articles tarifés et ceux produits localement. Ceci est dû : 1° à l'augmentation du coût de la production ; 2° à l'augmentation des capitaux en circulation ; 3° aux difficultés d'approvisionnement ; 4° à la marge de bénéfices exigées par le commerce, par suite de l'incertitude de l'approvisionnement et de la marche ascendante des prix.*

*Les salaires cependant n'ont pas haussé en proportion et, tôt ou tard, il faudra, pour éviter une baisse du niveau de la vie, un ajustement dans ce domaine.*

*Comme on le voit donc, l'agriculture exceptée, la situation économique est fort satisfaisante et, à moins de complications politiques imprévisibles, il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour l'avenir.*

## D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

### Le prix de l'or

A la suite de la situation instable dans les Balkans, on note sur le marché de l'or un renouveau d'activité. C'est que, toutes les fois que l'horizon paraît chargé, les gens ayant de l'argent se hâtent de placer leurs capitaux en un métal aussi improductif que l'or. Ils croient que cela les met à l'abri de tout danger.

Or, ils se trompent.

Dès que la situation politique s'améliore, le prix de l'or baisse, de sorte que ces capitalistes trop prudents, ne pouvant indéfiniment immobiliser leur agent sans aucun profit, vendent l'or à perte pour acheter des valeurs — qui, entre temps, ont haussé.

Récemment, après les victoires britanniques en Libye, le prix de la livre sterling-or avait baissé sur le marché libre du Caire jusqu'à P.T. 232. Aujourd'hui, parce que Hitler menace de bouger dans les Balkans, le prix du sterling-or est dans les environs de P.T. 300.

Il est certain qu'une fois que l'Angleterre aura prouvé qu'elle ne compte pas se laisser prendre au dépourvu dans aucune partie du monde, la livre-or reviendra aux environs de P.T. 232, sinon moins, et ceux qui l'auront achetée à P.T. 300 — ou plus — perdront la différence.

Nous avons toujours soutenu dans ces colonnes que les valeurs égyptiennes constituent un placement de tout repos, rapportant des profits très appréciables et à l'abri, du fait de l'accumulation d'amples réserves, de toute surprise.

### Les créances égyptiennes

Le problème de la récupération des créances égyptiennes en France s'est posé depuis que la France a demandé un armistice.

Tant que la France était l'alliée de la Grande-Bretagne, et tant que sa monnaie demeurait liée au sterling, l'Egypte pouvait accorder du crédit aux importateurs français sans risque.

A ce moment, nul ne s'attendait à un armistice séparé de la part de la France.

Mais il vint et toutes les créances égyptiennes furent gelées.

Des négociations furent entamées entre le gouvernement du Caire et celui de Vichy en vue d'arriver à un accord.

Suivant nos informations, l'accord s'est fait en principe.

La France possède à Londres des crédits en sterling placés là avant la guerre et destinés à payer les achats de coton. Ces crédits serviront au paiement du coton importé en France avant l'armistice. Mais comme ils ne sont pas suffisants, le gouvernement du maréchal Pétain a mis à la disposition de l'Egypte des crédits en francs d'un montant, dit-on, de 50 millions de francs.

Ces crédits serviraient à l'achat éventuel de marchandises en France, au paiement des créances françaises en Egypte et aux versements que l'on désirerait faire aux Egyptiens résidant en France et se trouvant dans le besoin.

Mais tout cela n'englobe que la France non occupée.

Pour la France occupée, on n'a pas encore négocié.

Un chèque en francs, envoyé de Paris avant l'armistice et arrivé en Egypte après, constitue une créance gelée en France occupée. Les créances égyptiennes de ce genre sont importantes et, si la France ne peut les payer, elles pourraient être réglées sur les biens allemands d'Egypte.

Le ministre des Finances devrait s'occuper de la question, comme il l'a fait pour les créances en France non occupée.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .................. P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .................. P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire






## LA FEMME MODERNE

# LES FEMMES ET L'AVIATION

Une dépêche, arrivée il y a quelques jours de Londres, nous apprenait que quinze jeunes femmes anglaises avaient été désignées par le ministère de l'Air britannique pour livrer à la R.A.F. les « Hurricanes » et les « Spitfires » sortant des usines.

Ces pilotes effectueront parfois de longs voyages, très fatigants, pour remplir leur nouvelle mission ; mais celle-ci, loin de les effrayer, les remplit d'aise. L'une d'entre elles, Miss Emily Johns, déclarait à un reporter du « Daily Mirror » venu l'interviewer sur ce qu'elle avait ressenti en apprenant sa nomination :

— « Je n'ai éprouvé qu'un sentiment de fierté. Comprenez-moi bien : je n'étais pas fière de ce que cet honneur m'était fait, mais j'étais tout simplement fière de pouvoir aider mes camarades masculins, en leur épargnant un voyage long et ennuyeux, et en apportant ainsi ma modeste contribution à l'immense effort fourni actuellement par mon pays, pour tout ce qui touche aux questions de l'air. En pilotant à chaque voyage quinze appareils, mes collègues et moi permettons à quinze aviateurs de s'occuper d'autre chose pendant ce temps-là et de se rendre utiles ailleurs. »

Dans beaucoup de pays — en Turquie et en Russie, par exemple — l'armée de l'air a des pilotes féminins qui ont les mêmes charges que leurs collègues hommes. Il leur est seulement interdit de prendre part à des combats aériens, sous prétexte que les nerfs des femmes sont trop faibles pour supporter de pareilles épreuves.

De tout temps les femmes ont été attirées par l'aviation. Il semble que l' « inconnu », l' « inédit », les tente et les tentera toujours. Elles ont besoin de s'évader un peu de tout ce qui fait leur existence quotidienne et chercher dans l'infini des cieux une source nouvelle de joies.

Jusqu'aujourd'hui on n'a presque entendu parler que d'Amelia Earhart, Amy Johnson, Joan Batten, la duchesse de Bedford, Elizabeth Lyons et de toutes ces femmes vaillantes qui ont inscrit leur nom dans le grand livre de l'aviation. Mais a-t-on un peu pensé à toutes celles qui, lors de la naissance de l'aérostat et de l'avion, s'illustrèrent par des exploits aujourd'hui, hélas, oubliés ?

Il est un fait établi : c'est que, jadis, les femmes, lorsqu'elles accomplissaient une action d'éclat, ne voyaient pas accorder la même publicité à leur nom qu'à celui des hommes. Injustice ? Indifférence ? Les deux peut-être, car, jadis, on hésitait à prendre au sérieux une prouesse accomplie par une représentante du sexe faible.

Si je vous demandais en quelle année une femme s'éleva pour la première fois dans les airs, vous me répondriez sûrement que « cela devait avoir lieu dans les environs de 1910 » et, en disant cela, vous seriez de 126 ans en retard, car la première aéronaute quitta le sol de la ville de Lyon le 4 juin 1784, dans un ballon appartenant à un certain M. Fleurand. Cette femme s'appelait Mme Thible.

En Angleterre, cet honneur revint à une jeune actrice française, Mlle Simonet, qui prit part à un des voyages aériens de Blanchard le 3 mai 1785. Après elle, ce fut au tour de Mrs. L. A. Sage de tenter l'aventure à bord du ballon de Biggin, et, après cet exploit, la jeune femme écrivit un livre sur ses impressions aériennes, livre qui connut, à l'époque, un succès considérable.

Mais, jusqu'à ce jour, les femmes n'avaient jamais tenté la grande aventure, sans avoir à leurs côtés la présence réconfortante d'un homme. Pourtant, en 1809, une certaine Mme Blanchard, qui avait perdu son mari dans un accident où son ballon avait pris feu, décida de démontrer qu'une femme pouvait avoir, autant qu'un homme, l'audace nécessaire pour entreprendre, seule, un pareil voyage. Elle fit 67 ascensions en dix ans et se couvrit de gloire. Mais le 68ème voyage de Marie Blanchard devait se terminer tragiquement et elle fut la première victime du « plus léger que l'air ». Cela date d'il y a 121 ans...

Parmi les femmes aéronautes, citons encore Mme Garnerin, dont le mari serait, d'après certains, le premier inventeur du principe du parachute.

Il y a une certaine controverse sur l'identité de la première femme qui monta dans un avion. D'après certains, ce serait une jeune Belge, nommée Pottelsberghe, qui voyagea pendant une demi-heure à bord d'un biplan « Voisin ». D'autres prétendent que ce fut Mme Thérèse Peltier, une jeune sculptrice de talent, qui, dans un biplan « Voisin », s'éleva à quelques centaines de pieds au-dessus du sol. Mais, simultanément, une troisième personne, répondant au nom de Hart O. Berg, vola à bord d'un avion. Etant donné que tous ces trois exploits se situent aux environs du mois d'avril de l'année 1908, on se rendra facilement compte qu'une erreur peut être commise quant à l'identité de la première femme ayant volé.

La première femme pilote fut la baronne de Laroche. Elle obtint sa licence en 1909 et prit part à un tournoi aérien qui eut lieu, en 1910, à Héliopolis. La baronne, non seulement obtint un immense succès comme femme pilote, mais réussit également à s'attribuer une des coupes offertes aux vainqueurs.

La gloire de la baronne stimula une jeune fille, Mlle Marie Marvingt, qui, en quelques mois, apprit à piloter et passa brillamment son brevet, malgré l'opposition des siens.

En août 1911, Miss Harriet Quimby, une jeune Américaine ayant à peine vingt ans, réussit à piloter un avion de Paris à Douvres. Deux mois plus tard, elle mourait dans un accident d'avion à Boston. Elle devait porter le titre de « première victime de l'aéroplane ».

Lorsque le parachute fut inventé, une jeune fille, Mlle Elise Garnerin, fille de l'inventeur de l'appareil, tenta un essai qui réussit pleinement. Cela se passait il y a environ un siècle.

Depuis, chaque fois qu'il y a eu une innovation dans le domaine aéronautique, les femmes ont été les premières à vouloir s'instruire, même si, comme cela s'est produit souvent, elles devaient laisser leur vie dans l'aventure.

Depuis Amelia Earhart, en passant par Amy Johnson et les autres, la liste est longue de celles qui moururent pour que vécût l'aviation.

ANNE-MARIE



ON FETE LES CONVALESCENTS. — M. et Mme Maurice Zaidan, entourés de leurs sympathiques invités, dans leur villa de Méadi.

## APPEL

Nous recevons d'une de nos lectrices l'appel suivant que nous nous faisons un plaisir de reproduire. Puisse-t-il inspirer de nombreuses jeunes femmes qui passent leur temps à s'occuper de futilités et qui « bâillent leur vie »... Il y a, avec cette guerre, tant de souffrances à soulager qu'il est vraiment touchant de voir des personnes se sacrifier pour servir ceux qui ont un besoin pressant de tous les appuis.

* * *

Voici ce qu'écrit notre correspondante qui signe : N.S.

« Ce n'est pas permis », telle est l'exclamation qui nous vint aux lèvres, quand nous entendîmes quelques soldats britanniques nous dire qu'ils n'avaient pas mis les pieds dans un « home » depuis plus d'un an.

C'était au thé offert, mercredi dernier, par M. et Mme Maurice Zaidan, aux militaires convalescents. La plupart de ces derniers sont en Egypte depuis le début de la guerre ; les uns ont perdu la vue, les autres un ou même deux membres ; la plupart se sont tirés d'affaire après quelques mois passés à l'hôpital. Mais tous, tous sans exception, souffrent d'un grand mal, le plus grand de tous : la nostalgie du « home ».

Aussi étaient-ils émerveillés de se retrouver dans une atmosphère familiale, de se réunir autour d'un piano et de chanter en chœur quelques refrains connus. Ils étaient également ravis de se voir servis par une quinzaine de charmantes jeunes filles, qui distribuaient, à qui mieux mieux, tout autant leurs sourires que les friandises.

La joie de ces blessés nous fit honte... honte à nous toutes qui nous contentions, jusqu'à présent, d'envoyer quelques piastres au « Kumangetit » et quelques pull-overs aux hôpitaux, sans jamais donner un peu de nous-mêmes à ces combattants, qui ont autant, sinon plus, besoin d'un réconfort moral que d'objets matériels.

Allons, Mesdames, joignez-vous à nous. Le petit effort fourni nous sera rendu au centuple lorsque nous constaterons le plaisir que nous procurons à ces jeunes gens. Et puis, en même temps, nous aurons en quelque sorte contribué à la victoire, car, comme le dit le dicton : « A cœur joyeux, il n'est rien d'impossible ».

## CONSEILS A MES NIECES

**Nièce « Je veux connaître la vie »**

J'ai lu et relu votre lettre sans la comprendre. Ainsi donc, d'après vous, la vie, la « vraie vie », comme vous l'appelez, consisterait à sortir chaque soir, à aller dans les cabarets, les restaurants et les cinémas ? Vous rêvez d'aventures sentimentales, de bijoux, de fourrures et d'un tas d'autres choses de ce genre ? Mais, ma pauvre amie, croyez-vous vraiment que c'est dans ces choses-là que réside le bonheur ? Pourquoi essayez-vous de trouver ce que vous possédez déjà ? Car vous avez tout ce qu'il vous faut pour être heureuse : un mari qui vous aime et qui est gentil, un bébé charmant, une bonne situation et vous osez encore vous plaindre parce que votre vie n'est pas artificielle et mondaine à souhait ? Tout cela n'est pas sérieux, voyons, réfléchissez un peu plus et n'osez plus dire que vous êtes malheureuse. Remerciez au contraire Dieu qui vous permet d'avoir tout ce qu'il vous faut au lieu de caresser des rêves aussi irréalisables qu'inutiles à votre bonheur.

**Nièce « Soucieuse »**

Employez la pommade suivante contre les gerçures de vos lèvres : beurre de cacao : 30 grammes ; vaseline : 10 grammes ; teinture de benjoin : 10 grammes ; oxyde de zinc : 5 grammes ; essence de roses : 2 gouttes. Enduisez copieusement vos lèvres de cette pommade, le soir, avant d'aller dormir, après vous être au préalable soigneusement démaquillée. Pour ôter le rouge de vos lèvres, je vous conseille le moyen suivant : mettez une légère couche de crème sur votre bouche, puis, à l'aide d'une serviette à démaquiller, enlevez tout votre fard sans frotter, afin de ne pas irriter encore plus vos lèvres déjà abîmées.

**Nièce « Future pharmacienne »**

Voici comment on prépare l'eau de Cologne : mélangez dans l'ordre les produits suivants : essence de bergamote : 10 grammes ; essence d'orange : 10 grammes ; essence de citron : 10 grammes ; essence de fleurs d'oranger (néroli) : 2 grammes ; huile volatile de romarin : 2 grammes ; alcool à 90° : 1 litre. Pour préparer l'eau de lavande, mettez dans un litre d'alcool à 85° 34 grammes d'essence de lavande anglaise et 80 grammes d'eau de rose. Mêlez intimement et filtrez.

**Nièce « Bérangère »**

Vous me connaissez décidément fort bien, mais je me demande où et quand vous m'avez rencontrée. Puisque les études sur les femmes connues vous intéressent, je vous conseille de lire « Portraits de femme » de Sainte-Beuve. C'est un livre remarquablement bien écrit qui vous plaira beaucoup. Si vous lisez l'anglais, je vous conseille aussi « Modern Women » de Marjorie Hamilton qui est une étude un peu ironique, mais toujours très exacte, de la femme moderne.

**Nièce « Envieuse »**

Vous pouvez me croire : être envieuse ne sert à rien dans la vie. Pourquoi êtes-vous ainsi, toujours jalouse de ce que vous ne pouvez pas avoir ? Pourtant, vous avez le nécessaire et peut-être même le superflu. Croyez-vous vraiment que c'est en dépensant des fortunes pour des robes ou des maquillages que vous seriez pleinement heureuse ? Vous avez une chance unique d'être à l'abri des soucis d'argent et vous osez encore vous plaindre alors que, sûrement, d'autres vous considèrent comme une privilégiée ? Tout cela n'est pas très sérieux et il serait temps que vous vous corrigiez et que vous réalisiez combien vous avez des atouts en main pour être heureuse...

**Nièce « Cinéphile acharnée »**

Ecrivez à notre direction. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner satisfaction. Comme vous avez déjà pu le constater, ma rubrique est féminine et — occasionnellement — masculine, mais je ne traite jamais des questions cinématographiques.

**Nièce « Busy-Busy »**

J'ai vaguement pu déchiffrer sur votre enveloppe que vous habitez Héliopolis. Dans ce cas je peux vous indiquer comment maigrir rapidement, sans danger : cela vous embellirait considérablement de perdre 3 ou 4 kilos. Le charbon de Belloc ne peut que vous faire un bien énorme : il fait tomber le ventre, purifie le sang, remet l'estomac à l'état de neuf : le matin à jeun, après les deux repas principaux.

TANTE ANNE-MARIE






UNIVERSAL PICTURES
présente

*Victor* **MACLAGLEN**
*Anne* **N A G E L**
*John* **L O D E R**

dans



# DIAMOND FRONTIER

Un aventurier sans foi ni loi ! Roi des voleurs de diamants... démasqué par une femme !

**DU LUNDI 3 AU DIMANCHE 9 MARS**

**AU CINEMA ROYAL** Tél. 45675 59195 R.C. 5815

*N.B. : CHAQUE JOUR TROIS REPRESENTATIONS, à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*

UNITED ARTISTS
présente

*Carole* **LANDIS** ✣ *John* **HUBBARD** ✣ *Mary* **ASTOR**

dans

# TURNABOUT

LES ROLES RENVERSES — Madame va au bureau... pendant que Monsieur fait la cuisine et le ménage !







**DU LUNDI 3 AU DIMANCHE 9 MARS AU CINEMA**

**DIANA PALACE**

Tél. 47067 — 47068 — 47069

*N.B. : CHAQUE JOUR TROIS REPRESENTATIONS, à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*






WARNER BROTHERS
présente

*James* **STEWART**
*Rosalind* **RUSSELL**

dans

# NO TIME FOR COMEDY

Une offensive d'humour et de gaieté à laquelle vous ne résisterez pas !



**DU MARDI 4 AU LUNDI 10 MARS AU CINEMA METROPOLE** Tél. 58391 R. C. 7374

*N.B. — Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*